

CHANSONS  
DE  
P.-J. DE BERANGER.

TOME SECOND.



PARIS,  
BAUDOIN FRÈRES, ÉDITEURS,  
RUE DE VAUGIBARD, N° 17.  
MÊME MAISON. A BRUXELLES.

—  
1826.

10 R  
456

CHANSONS  
DE  
P.-J. DE BÉRANGER.

CHASSON  
P. J. DE BERRAND

IMPRIMERIE DE PLASSAT,  
RUE DE VAUCIARD, N° 15.



*P'Est en la point d'èpèr, ...  
Je reviens gras et fleurè.*

*L. Venturi*

CHANSONS

DE

P.-J. DE BÉRANGER.

TOME II.



PARIS,

BAUDOIN FRÈRES, ÉDITEURS,

RUE DE VAUGHARD, N° 17.

MÊME MAISON, A BRUXELLES.

1826.

LA-3699  
BIBLIOTHÈQUE  
— M. N —  
LOUVRE  
ATP 1202



Étant seuls propriétaires de cet ouvrage, nous poursuivons les contrefacteurs conformément aux lois. B. F.

## CHANSONS.

### LA PRISONNIÈRE ET LE CHEVALIER.

ROMANCE DE CHEVALERIE,

*Genre à la mode, et détestable.*

Air à faire.

« Au ! s'il passait un chevalier,  
« Dont le cœur fût tendre et fidèle,  
« Et qu'il triomphât du géôlier  
« Qui me retient dans la tourelle,  
« Je bénirais ce chevalier. »

Par-là passait un chevalier,  
A l'honneur, à l'amour fidèle :  
« Dame, dit-il, quel dur géôlier  
« Vous retient dans cette tourelle ?  
« Est-il prêtat ou chevalier ? »

« C'est mon époux, bon chevalier,  
« Qui veut que je lui sois fidèle :  
« Et qui me laisse, en vieux géôlier,  
« Coucher seule dans la tourelle.  
« Délivrez-moi, bon chevalier. »

Soudain le jeune chevalier  
A qui son bon ange est fidèle,  
Trompe les regards du géôlier,  
Et pénètre dans la tourelle.  
Honneur, honneur au chevalier !

67.259 (2)

La prisonnière au chevalier  
Fait promettre un amour fidèle,  
Puis se venge de son géolier  
Sur le grabat de la tourelle.  
Soyez heureux, beau chevalier!

Alors et dame et chevalier,  
Sautant sur un coursier fidèle,  
Vont au nez du mari-géolier  
Jeter les clefs de la tourelle.  
Puis, adieu dame et chevalier.

Honneur aux galans chevaliers!  
Honneur à leurs dames fidèles!  
Contre l'hymen et ses géoliers,  
Dans les palais, dans les tourelles,  
Dieu protégeait les chevaliers.

---

## LES PETITS COUPS.

Air à faire.

MAÎTRES de tous nos desirs,  
Régions-les sans les contraindre :  
Plus l'excès nuit aux plaisirs,  
Amis, plus nous devons le craindre.  
Autour d'une petite table,  
Dans ce petit coin fait pour nous,  
Du vin vieux d'un hôte aimable,  
Il faut boire (*bis*) à petits coups.

Pour éviter bien des maux,  
Veut-on suivre ma recette ?  
Que l'on nage entre deux eaux,  
Et qu'entre deux vins l'on se mette.  
Le bonheur tient au savoir-vivre :  
De l'abus naissent les dégoûts ;  
Trop à la fois nous enivre :  
Il faut boire (*bis*) à petits coups.

Loin d'en murmurer en vain,  
Egayons notre indigence :  
Il suffit d'un doigt de vin  
Pour reconforter l'espérance.  
Et vous, que flatte un sort prospère,  
Pour en jouir, modérez-vous ;  
Car, même dans un grand verre,  
Il faut boire (*bis*) à petits coups.

Philis, quel est ton effroi !  
La leçon te déplaît-elle ?  
Les petits coups, selon toi,  
Sentent le buveur qui chancelle.  
Quel que soit le désir qui perce  
Dans tes yeux, vifs comme tes goûts,  
Du filtre qu'Amour te verse  
Il faut boire (*bis*) à petits coups.

Oui, de repas en repas,  
Pour atteindre à la vieillesse,  
Ne nous incommodons pas,  
Et soyons fous avec sagesse.  
Amis, le bon vin que le nôtre !  
Et la santé, quel bien pour tous !  
Pour ménager l'un et l'autre,  
Il faut boire (*bis*) à petits coups.

## LE SCANDALE.

Air : La farira dondaine, gai!

Aux dames du jour  
Laissons la morale :  
Sans vivre à la cour,  
J'aime le scandale.

Bon !

La farira dondaine,

Gai !

La farira dondè.

Nargue des vertus ;  
L'on n'en sait que faire  
Aux sots revêtus  
Le tout est de plaire.

Bon !

La farira dondaine,

Gai !

La farira dondè.

De ses contes bleus,  
L'honneur nous assomme :  
C'est un vice ou deux  
Qui font l'honnête homme.

Bon !

La farira dondaine,

Gai !

La farira dondè.

Pour des vins de prix  
Vendons tous nos livres :

C'est peu d'être gris,  
Amis, soyons ivres.

Bon !

La farira dondaine,

Gai !

La farira dondè.

Grands réformateurs,  
Piliers de coulisses,  
Chassez les erreurs ;  
Nous gardons nos vices.

Bon !

La farira dondaine,

Gai !

La farira dondè.

Paix ! dit à ce mot  
Caton, qui fait rage :  
Mais il prêche en sot,  
Moi, je ris en sage.

Bon !

La farira dondaine,

Gai !

La farira dondè.

---



---

## LES MARIONNETTES.

Air : La marmotte a mal au pied ;  
ou le Pas redoublé.

Les marionnettes, croyez-moi,

Sont les jeux de tout âge :

Depuis l'artisan jusqu'au roi,

De la ville au village;

Valets, journalistes, flatteurs,

Dévotes et coquettes,

Ah ! sans compter nos grands acteurs...

Combien de marionnettes !

L'homme, fier de marcher debout,

Vante son équilibre :

Parce qu'il court et va partout,

Le pantin se croit libre;

Mais dans combien de mauvais pas

Sa fortune le jette !

Ah ! du destin l'homme ici-bas

N'est que la marionnette.

Ce tendron des plus innocens,

Que le désir dévore,

Au trouble secret de ses sens

Ne conçoit rien encore.

Veiller la nuit, rêver le jour,

L'êtonne et l'inquiète.

Elle a quinze ans : ah ! pour l'amour

La bonne marionnette !

Voyez ce mari parisien,

Que maint galant visite :

Il vous accueille mal ou bien,

Vous cherche ou vous évite.

Est-il confiant ou jaloux,

A l'air dont il vous traite ?

Non ; de sa femme un tel époux

N'est que la marionnette.

Près des femmes que sommes-nous ?

Des pantins qu'on ballotte.

Messieurs, santez, faites les fous

Au gré de leur marotte !

Le plus lourd et le plus subtil

Font la danse complète ;

Et Dieu pourtant n'a mis qu'un fil

A chaque marionnette.

---



---

## LE DOCTEUR ET SES MALADES.

A MON MÉDECIN, LE JOUR DE SA FÊTE.

Air : Ainsi jadis un grand prophète,

ou du Remouleur et la Meunière.

SALONS de maintes rasades

Ce docteur à qui je dois tant

Mais pour visiter ses malades,

Je crains qu'il n'échappe à l'instant.

A ces soins son art le condamne,  
S'il vient un message ennemi.  
Févreux, buvez votre tisane;  
Laissez-nous fêter notre ami.

Oui, que ses malades attendent;  
Il est au sein de l'amitié.  
Mais vingt jeunes fous le demandent  
D'un air qui pourtant fait pitié.  
De Vénus amans trop crédules,  
Sur leur état qu'ils ont gémi!  
Eh! messieurs, prenez des pilules;  
Laissez-nous fêter notre ami.

Quoi! ne peut-on venir au monde  
Sans l'enlever à ses enfans?  
Certaine personne un peu ronde  
Réclame ses secours savans.  
J'entends ce tendron qui l'appelle:  
Les parens même en ont frémi.  
N'accouchez pas, mademoiselle,  
Laissez nous fêter notre ami.

Qu'il coule gaiment son automne,  
Que son hiver soit encor loin!  
Puisse-t-il des soins qu'il nous donne  
N'éprouver jamais le besoin!  
Puisqu'enfin dans nos embrassades  
Il n'est point heureux à demi,  
Mourez sans lui, mourez, malades,  
Laissez-nous fêter notre ami.

## LE BEDEAU.

Air : Sens devant derrière, sens dessus dessous.

Pauvre bedeau! métier d'enfer!  
La grand-messe aujourd'hui me damne.  
Pour me régaler du plus cher,  
Au beau coin m'attend dame Jeanne.  
Voici l'heure du rendez-vous;  
Mais nos prêtres s'endorment tous.  
Ah! maudit soit notre curé!  
Je vais, sacristie!  
Manquer ma partie.  
Jeanne est prête et le vin tiré.  
*Ita missa est, monsieur le curé!*

Nos enfans de chœur, j'en répons,  
Devinent ce qui me tracasse.  
Dépêchez-vous, petits fripons,  
Ou vous aurez des coups de masse.  
Chantrez, c'est du vin à dix sous;  
Chantez pour moi comme pour vous.  
Mais maudit soit notre curé!  
Je vais, sacristie!  
Manquer ma partie.  
Jeanne est prête et le vin tiré.  
*Ita missa est, monsieur le curé!*

Notre Suisse, allongez le pas,  
Surtout faites ranger ces dames.

La quête ne finira pas :  
 Le vicaire lorgne les femmes.  
 Ah ! si la gentille Babet  
 Pour se confesser l'attendait !  
 Mais maudit soit notre curé !  
 Je vais, sacristie !  
 Manquer ma partie.  
 Jeanne est prête et le vin tiré.  
*Ite missa est, monsieur le curé !*

Curé, songez à la Saint-Leu :  
 Ce jour-là vous dimiez en ville.  
 Quel train vous nous meniez, morbleu !  
 On passa presque l'Évangile.  
 En faveur de votre bedeau,  
 Sautez la moitié du Crédo.  
 Mais maudit soit notre curé !  
 Je vais, sacristie !  
 Manquer ma partie.  
 Jeanne est prête et le vin tiré.  
*Ite missa est, monsieur le curé !*

---

## JEANNETTE.

AIR :

Fi des coquettes maniérées !  
 Fi des bégueules du grand ton !  
 Je préfère à ces mijaurées  
 Ma Jeannette, ma Jeanneton.

Jeune, gentille et bien faite,  
 Elle est fraîche et rondelette,  
 Son œil noir est pétillant.  
 Prudes, vous dites sans cesse  
 Qu'elle a le sein trop saillant ;  
 C'est pour ma main qui le presse  
 Un défaut bien atrayant.

Fi des coquettes maniérées !  
 Fi des bégueules du grand ton !  
 Je préfère à ces mijaurées  
 Ma Jeannette, ma Jeanneton.

Tout son charme est dans la grâce ;  
 Jamais rien ne l'embarrasse ;  
 Elle est honne et toujours rit.  
 Elle dit mainte sottise,  
 A parler jamais n'apprit ;  
 Et cependant quoi qu'on dise,  
 Ma Jeannette a de l'esprit.

Fi des coquettes maniérées !  
 Fi des bégueules du grand ton !  
 Je préfère à ces mijaurées  
 Ma Jeannette, ma Jeanneton.

A table dans une fête,  
 Cette espiègle me tient tête  
 Pour les propos libertins.  
 Elle a la voix juste et pure,  
 Sait les plus jolies refrains :  
 Quand je l'en prie, elle jure ;  
 Elle boit de tous les vins.

Fi des coquettes maniérées !  
 Fi des bégueules du grand ton !

Je préfère à ces mijaurées  
Ma Jeannette, ma Jeanneton.

Belle d'amour et de joie,  
Jamais d'une riche soie  
Son corsage n'est paté,  
Sous une toile proprette  
Son triomphe est assuré.  
Et, sans nuire à sa toilette,  
Je la chiffonne à mon gré.

Fi des coquettes maniérées!  
Fi des béguicules du grand ton!  
Je préfère à ces mijaurées  
Ma Jeannette, ma Jeanneton.

La nuit tout me favorise;  
Point de voile qui me nuise,  
Point d'inutiles scupirs,  
Des deux mains et de la bouche  
Elle attise les désirs,  
Et rompit vingt fois sa couche  
Dans l'ardeur de nos plaisirs.

Fi des coquettes maniérées!  
Fi des béguicules du grand ton!  
Je préfère à ces mijaurées  
Ma Jeannette, ma Jeanneton.

## ON S'EN FICHE!

Air : Le Fleuve d'oubli.

De traverse en traverse,  
Tout va dans l'univers

De travers.

Toute femme est perverse,  
Tout traiteur exigeant  
Pour l'argent.

A tout jeu le sort nous triche;

Mais enfin est-on gris,

Biribi,

On s'en fiche! (*ter.*)

Désespoir d'un ivrogne,

Vient un marchand maudit

Qui vous dit

Qu'en Champagne, en Bourgogne,

Les coteaux sont grêlés

Et gelés.

A tout jeu le sort nous triche;

Mais enfin est-on gris,

Biribi,

On s'en fiche! (*ter.*)

Oubliez une dette,

Chez vous entre un huissier

Bien grossier,

Qui vend table et couchette,

Et trouve encor de quoi  
 Pour le roi.  
 A tout jeu le sort nous triche;  
 Mais enfin est-on gris,  
 Biribi,  
 On s'en fiche ! (ter.)

Aucun plaisir n'est stable :  
 Pour boire est-on assis  
 Cinq ou six;  
 Avant vous sous la table  
 Tombent deux, trois amis  
 Endormis.

A tout jeu le sort nous triche;  
 Mais enfin est-on gris,  
 Biribi,  
 On s'en fiche ! (ter.)

C'est trop d'une maîtresse :  
 Que je fus malheureux  
 Avec deux !  
 Que j'eus peu de sagesse  
 D'en avoir jusqu'à trois  
 A la fois !

A tout jeu le sort nous triche;  
 Mais enfin est-on gris,  
 Biribi,  
 On s'en fiche ! (ter.)

De ma misanthropie  
 Pardonnez les accès  
 Et l'exès;  
 Car je crains la pépie,  
 Et je ne vois qu'abus  
 Et vins bus.

A tout jeu le sort nous triche;  
 Mais enfin est-on gris,  
 Biribi,  
 On s'en fiche ! (ter.)

---

## A ANTOINE ARNAULT,

MEMBRE DE L'INSTITUT,

LE JOUR DE SA FÊTE.

(Année 1812.)

Air du Ballet des Pierrots.

Je viens d' Montmartre avec ma tête  
 Pour fêter ce maître malin,  
 Et n' crains point qu'au milieu d' la fête  
 Un bon mot m' renvoie au moulin.  
 On dit qu'avec plus d'un génie  
 Antoin' prend plaisir à ceia.  
 Nous qui n' somm's pas d' l'académie,  
 Souhaitons-lui d' ces p'tits plaisirs-là.

Il n' s'en tient pas à des saillies;  
 Dans plus d'un genre il est heureux.  
 J' sais mêm' qu'il fait des tragédies,  
 Quand il n'est pas trop paresseux (1).

---

(1) Je crois inutile de rappeler ici les succès dramatiques de l'auteur de *Marius*, des *Vénitiens*, etc.

De la Mèrpomène idolâtre  
 Qu'il fass' mourir par-ci, par-là.  
 Nous qui n' somm's pas d'z héros d' théâtre,  
 Souhaitons-lui d' ces p'tits plaisirs-là.

On m'assur' qu'il vient d' faire un livre  
 Où e' qu'y a du bon : je l' crois bien.  
 C' docteur-là nous enseigne à vivre  
 Par la bouch' d'un arbre ou d'un chien.  
 A messieurs les Polichinelles (1),  
 Il dit : Vous en voulez, en v'là.  
 Nous, qui n' tenons pas les ficelles,  
 Souhaitons-lui d' ces p'tits plaisirs-là.

A la cour il s' moqu'rait, je l' gage.  
 Mèm' de messieurs les chambellans.  
 De e' pays n'ayant point l' langage,  
 Il vant' la paix aux conquérans.  
 A d' grands seigneurs qui n' sont pas minces  
 Sans ramper toujours il parka.  
 Nous, qu'on n'a pas encor faits princes,  
 Souhaitons-lui d' ces p'tits plaisirs-là.

Mais, quoiqu' malin, z'il est bonhomme ;  
 D'mandez à sa fille, à ses fils.  
 Ah' qu'il soit toujours aimé comme  
 Il aime ses nombreux amis !  
 Que l' secret d' son bonheur suprême

(1) Polichinelle est le héros d'une des plus jolies fables du recueil de M. Arnault, recueilli apprécié par tous les gens de goût, et dont la réputation ne peut qu'aller en augmentant.

Reste à c'te gross' maman que v'là.  
 Neus qui somm's de ceux qu' Antoine aime,  
 Souhaitons-lui d' ces vrais plaisirs-là.

*Nota.* On trouvera peut-être que cette chanson, comme beaucoup d'autres des miennes, était peu digne de voir le jour. En effet, je ne la livre à l'impression que parce qu'elle m'offre l'occasion de payer un tribut d'éloges à l'un de nos littérateurs les plus distingués. Je regrette qu'elle ne soit pas meilleure, et surtout que le ton qui y règne ne m'ait pas permis d'y faire entrer l'expression de ma reconnaissance particulière pour l'homme excellent dont l'amitié me fut si long-temps utile, et me sera toujours précieuse.

---

## TRAITÉ DE POLITIQUE A L'USAGE DE LISE.

(MOIS DE MAI 1815.)

AIR : Un Magistrat irréprochable

LISE, qui règne par la grâce  
 Du Dieu qui nous rend tous égaux ;  
 Ta beauté, que rien ne surpasse,  
 Enchaîne un peuple de rivaux.  
 Mais, si grand que soit ton empire,  
 Lise, tes amans sont Français :  
 De tes erreurs permets de rire,  
 Pour le bonheur de tes sujets.



Combien les belles et les princes  
 Aiment l'abus d'un grand pouvoir !  
 Combien d'ansans et de provinces  
 Poussés enfin au désespoir !  
 Crains que la révolte ennemie  
 Dans ton boudoir ne trouve accès ;  
 Lise, abjure la tyrannie,  
 Pour le bonheur de tes sujets.

Par excès de coquetterie  
 Femme ressemble aux conquérans,  
 Qui vont bien loin de leur patrie  
 Dompter cent peuples différens.  
 Ce sont de terribles coquettes !  
 N'imité pas leurs vains projets.  
 Lise, ne fais plus de conquêtes,  
 Pour le bonheur de tes sujets.

Grâce aux courtisans pleins de zèle,  
 On approche des potentats  
 Moins aisément que d'une belle  
 Dont un jalour suit tous les pas.  
 Mais sur ton lit, trône paisible,  
 Où le plaisir rend ses décrets  
 Lise, sois toujours accessible,  
 Pour le bonheur de tes sujets.

Lise, en vain un roi nous assure  
 Que, s'il règne, il le doit aux cieus,  
 Ainsi qu'à la simple nature  
 Tu dois de charmer tous les yeux.  
 Bien qu'en des mains comme les tiennes  
 Le sceptre passe sans procès,  
 De nous il faut que tu le tiennes  
 Pour le bonheur de tes sujets.

Pour te faire adorer sans cesse,  
 Mets à profit ces vérités.  
 Lise, deviens bonne princesse,  
 Et respecte nos libertés.  
 Des roses que l'amour moissonne  
 Ceins ton front tout brillant d'atraits,  
 Et garde long-temps ta couronne  
 Pour le bonheur de tes sujets.

---

## LES ROMANS.

A SOPHIE, QUI ME PRIAIT DE COMPOSER  
 UN ROMAN POUR LA DISTRAIRE.

AIR : J'ai vu partout dans mes voyages.

Tu veux que pour toi je compose  
 Un long roman qui fasse effet.  
 A tes vœux ma raison s'oppose ;  
 Un long roman n'est plus mon fait.  
 Quand l'homme est loin de son aurore  
 Tous les romans deviennent courts ;  
 Et je ne puis long-temps encore  
 Prolonger celui des amours.

Heureux qui peut dans sa maîtresse  
 Trouver l'amitié d'une sœur !  
 Des plaisirs je te dois l'ivresse,  
 Et des tendres soins la douceur.

24  
Des héros, des prétendus sages  
Les longs romans, qui font pitié,  
Ne vaudront jamais quelques pages  
Du doux roman de l'amitié.

Triste roman que notre histoire !  
Mais, Sophie, au sein des amours,  
De ton destin, j'aime à le croire,  
Les plaisirs charmeront le cours.  
Ah ! puisses-tu, vive et jolie,  
Long-temps te couronner de fleurs,  
Et sur le roman de la vie  
Ne jamais répandre de pleurs !

---

---

## L'OPINION DE CES DEMOISELLES.

(MOIS DE MAI 1815.)

Ain : Nom d'un chien, j'veut être épientien.

Quot, c'est donc bien vrai qu'on parie  
Qu' l'enn'mi va tout r'mettre chez nous  
Sens sus d'sous.  
L' Palais Royal, qu'est not' patrie,  
S'en réjouirait.  
Chacun son intérêt.  
Aussi point d' fille qui ne crie :  
Viv' nos amis,  
Nos amis, les enn'mis !

25  
D' nos Français j' connaissons l's astuces :  
Ils n' sont pas aussi bons chrétiens  
Qu' les Prussiens.  
Comm' l'argent pleuvait, quand les Russes  
P' saient hausser d' prix  
Tout' les filles d' Paris !  
J' n'avions pas l' temps d' chercher nos puces  
Viv' nos amis,  
Nos amis, les enn'mis !

Mais, puisqu' ils r'vienn' t, faut les attendre.  
Je r' verrons Bulof, Titchakof,  
Et Platof ;  
L' hon Saken, dont le cœur est si tendre.  
Et puis ce cher.....  
Ce cher monsieur Blücher :  
Ils nous donn' ront tout ce qu' ils vont prendre.  
Viv' nos amis,  
Nos amis, les enn'mis !

D' rès qu' les plum's de coq vont r' paraître,  
J' secourrons, d' façon à l' faire voir,  
Not' mouchoir.  
Quant aux amans, j' dois en r' connaître,  
Ça tomb' sous l' sens,  
Au moins deux ou trois cents.  
Pour leur entrée, louons un' fenêtre.  
Viv' nos amis,  
Nos amis, les enn'mis !

J' conviens que d' certain's honnêt's femmes  
T'out autant qu' nous en ont pinçé,  
L'an passé ;  
Et que nos cosaqu's, pleins d' leurs bell's flammes  
Prenaient l' chemin

Du faubourg Saint-Germain.  
 Malgré l'tort qu' nous ont fait ces dames,  
 Viv' nos amis,  
 Nos amis, les enn'mis!

Les affair's s'ront bientôt bâclées,  
 Si j'en crois un vieux libertin  
 D' sacristain.

Quand y aurait queuqu's maisons d' brûlées,  
 Queuqu's gens d'occis,  
 C'est l' cadet d' nos soucis.  
 Mais j'rirai bien si j' sommes violées.  
 Viv' nos amis,  
 Nos amis, les enn'mis!

## L'HABIT DE COUR,

ou

### VISITE A UNE ALTESSE.

AIR : Allez-vous-en, gens de la noce.

Ne répondez plus de personne,  
 Je veux devenir courtisan.  
 Fripier, vite, que l'on me donne  
 La défroque d'un chambellan :  
 Un grand prince à moi s'intéresse;  
 Courons assiéger son séjour.

Ah! quel beau jour! (bis.)  
 Je vais au palais d'une altesse,  
 Et j'achète un habit de cour.

Déjà, me tirant par l'oreille.  
 L'ambition hâte mes pas.  
 Et mon riche habit me conseille  
 D'apprendre à m'incliner bien bas.  
 Déjà l'on me fait politesse,  
 Déjà l'on m'attend au retour.  
 Ah! quel beau jour! (bis.)  
 Je vais saluer une altesse,  
 Et je porte un habit de cour.

N'ayant point encor d'équipage,  
 Je pars à pied modestement,  
 Quand de bons vivans, au passage,  
 M'offrent un déjeuner charmant.  
 J'accepte, mais que l'on se presse,  
 Dis-je à ceux qui me font ce tour.  
 Ah! quel beau jour! (bis.)  
 Messieurs, je vais voir une altesse;  
 Respectez mon habit de cour.

Le déjeuner fait, je m'esquive:  
 Mais l'un de nos anciens amis  
 Me réclame, et, joyeux convivie,  
 A ta noce je suis admis.  
 Nombreux flacons, chants d'allégresse,  
 De notre table font le tour.  
 Ah! quel beau jour! (bis.)  
 Pourtant j'allais voir une altesse,  
 Et j'ai mis un habit de cour!

Enfin, malgré l'Air qui mousse,  
 J'en veux venir à mon honneur.  
 Tout en chancelant, je me pousse  
 Jusqu'au palais de monseigneur.  
 Mais, à la porte où l'on se presse,

Je vois Rose, Rose et l'Amour.  
 Ah! quel beau jour! (bis.)  
 Rose, qui vaut bien une altesse,  
 N'exige point l'habit de cour.

Loin du palais où la coquette  
 Vient parfois logner la grandeur,  
 Elle m'entraîne à sa chambrette,  
 Si favorable à notre ardeur.  
 Près de Rose, je le confesse,  
 Mon habit me paraît bien lourd.

Ah! quel beau jour! (bis.)  
 Soudain, oubliant son altesse,  
 J'ai quitté mon habit de cour.

D'une ambition vaine et sottie  
 Ainsi le rêve disparaît.  
 Gâiment je reprends ma marotte,  
 Et m'en retourne au cabaret.  
 Là je m'endors dans une ivresse  
 Qui n'a point de fâcheux retour.

Ah! quel beau jour! (bis.)  
 A qui voudra voir son altesse  
 Je donne mon habit de cour.

---



---

## PLUS DE POLITIQUE.

( MOIS DE JUILLET 1815. )

AIR : Ce jour-là, sous son ombrage,  
 ou vaudeville de madame Scarron.

Ma mie, ô vous que j'adore,  
 Mais qui vous plaignez toujours  
 Que mon pays ait encore  
 Trop de part à mes amours;  
 Si la politique ennuie,  
 Même en frondant les abus,  
 Rassurez-vous, ma mie ;  
 Je n'en parlerai plus.

Près de vous, j'en ai mémoire,  
 Donnant prise à mes rivaux,  
 Des arts, enfans de la gloire,  
 Je racontais les travaux.  
 A notre France agrandie  
 Ils prodiguaient leurs tribuis;  
 Rassurez-vous, ma mie,  
 Je n'en parlerai plus.

Moi, peureux dont on se raille,  
 Après d'amoureux combats  
 J'osais vous parler bataille  
 Et chanter nos fiers soldats.

Par eux la terre asservie  
 Voyait tous ses rois vaincus.  
 Rassurez-vous, ma mie;  
 Je n'en parlerai plus.

Sans me lasser de vos chaînes  
 J'invoquais la liberté;  
 Du nom de Rome et d'Athènes  
 J'effrayais votre gaieté.  
 Quoiqu'au fond je me défie  
 De nos modernes Titus,  
 Rassurez-vous, ma mie;  
 Je n'en parlerai plus.

La France, que rien n'égale,  
 Et dont le monde est jaloux,  
 Était la seule rivale  
 Qui fût à craindre pour vous.  
 Mais, las! j'ai pour ma patrie  
 Fait trop de vœux superflus.  
 Rassurez-vous, ma mie;  
 Je n'en parlerai plus.

Oui, ma mie, il faut vous croire,  
 Faisons-nous d'obscurs loisirs.  
 Sans plus songer à la gloire,  
 Dormons au sein des plaisirs.  
 Sous une ligue ennemie  
 Les Français sont abattus:  
 Rassurez-vous, ma mie;  
 Je n'en parlerai plus.

---



---

## MARGOT.

AIR : Car c'est une bouteille;  
 ou C'est la faute de Rousseau.

CHANTONS Margot, nos amours,  
 Margot leste et bien tournée,  
 Que l'on peut baiser toujours,  
 Qui toujours est chiffonnée.  
 Quoi! l'embrasser? dit un sot.  
 Oui, c'est l'humeur de Margot.  
 Moquons-nous de ce Blaise:  
 Viens, Margot, viens, qu'on te baise.

D'un lutin c'est tout l'esprit:  
 C'est un cœur de tourterelle:  
 Si le matin elle rit,  
 Le soir elle vous querelle.  
 Quoi! se fâcher? dit un sot.  
 Oui, c'est l'humeur de Margot.  
 Voilà comme on l'apaise:  
 Viens, Margot, viens, qu'on te baise.

Le verre en main, voyez-la:  
 Comme à table elle babille!  
 Quel air et quels yeux elle a  
 Quand le champagne pétille!  
 Quoi! l'air déceut? dit un sot.  
 Oui, c'est l'humeur de Margot.  
 Mets ta pudeur à l'aise:  
 Viens, Margot, viens, qu'on te baise.

32  
Qu'elle est bien au piano!  
Sa voix nous charme et nous touche.  
Mais devant un *soprano*  
Elle n'ouvre point la bouche.  
Quoi! par pitié? dit un sot.  
Oui, c'est l'Amateur de Margot.  
Ici, point d'Albanèse:  
Viens, Margot, viens, qu'on te baise.

L'amour, à point la servant,  
Fait pour Margot feu qui flambe;  
Mais par elle il est souvent  
Traité par-dessous la jambe.  
Quoi, par-dessous? dit un sot.  
Oui, c'est l'humeur de Margot.  
Il faut bien qu'il s'y plaise:  
Viens, Margot, viens, qu'on te baise.

Margot tremble que l'hymen  
De sa main ne se saisisse;  
Car elle tient à sa main,  
Qui parfois lui rend service.  
Quoi! pour broder? dit un sot.  
Oui, c'est l'humeur de Margot.  
Que fais-tu sur ta chaise?  
Viens, Margot, viens, qu'on te baise.

Point d'éloges incomplets,  
S'écrira cette brunette:  
A moins de douze couplets,  
Au diable une chansonnette!  
Quoi! douze ou rien? dit un sot.  
Oui, c'est l'humeur de Margot.  
Nous t'en promettons treize:  
Viens, Margot, viens, qu'on te baise.

---

---

## A MON AMI DÉSAUGIERS,

PRÉSIDENT DU CAVEAU MODERNE, ET DIRECTEUR  
DU VAUDEVILLE.

Air: De la Catacoua.

Bon Désaugiers, mon camarade,  
Mets dans tes poches deux flacons;  
Puis, rassemble, en versant rasade,  
Nos auteurs piquans et féconds.  
Ramène-les dans l'humble asile  
Où renait le joyeux refrain.

Eh! va ton train,

Gai boute-en-train!

Mets-nous en train, bien en train, tous en train,  
Et rends enfin au Vaudeville  
Ses grelots et son tambourin.

Rends-lui, s'il se peut, le cortège  
Qu'à la foire il a fait briller;  
L'ombre de Panard te protège;  
Vadé semble te conseiller.  
Fais-nous apparaître à la file  
Jusqu'aux enfans de Tabarin.

Eh! va ton train,

Gai boute-en-train!

Mets-nous en train, bien en train, tous en train,  
Et rends enfin au Vaudeville  
Ses grelots et son tambourin.



Au lieu de fades épigrammes,  
 Qu'il aiguise un couplet gaillard :  
 Collé, quoi qu'en disent nos dames,  
 Est un fort honnête égrillard.  
 La gaudriole qu'on exile  
 Doit refleurir sur son terrain.

Eh ! va ton train,  
 Gai boute-en-train !

Mets-nous en train, bien en train, tous en train,  
 Et rends enfin au Vaudeville  
 Ses grelots et son tambourin.

Malgré messieurs de la police,  
 Le vaudeville est né frondeur;  
 Des abus fais ton bénéfice,  
 Force les grands à la pudeur;  
 Dénonce tout flatteur servile  
 A la gaieté du souverain.

Eh ! va ton train,  
 Gai boute-en-train !

Mets-nous en train, bien en train, tous en train.  
 Et rends enfin au Vaudeville  
 Ses grelots et son tambourin.

Sur la scène où plus à son aise  
 Avec toi Momus va siéger,  
 Relève la gaieté française  
 A la barbe de l'étranger.  
 La chanson est une arme utile  
 Qu'on oppose à plus d'un chagrin.

Eh ! va ton train,  
 Gai boute-en-train !

Mets-nous en train, bien en train, tous en train,  
 Et rends enfin au Vaudeville  
 Ses grelots et son tambourin.

Verse, ami, verse donc à boire;  
 Que nos chants reprennent leur cours.  
 Il nous faut consoler la gloire;  
 Il faut rassurer les amours.  
 Nous cultivons un champ fertile  
 Qui n'attend qu'un ciel plus serein.

Eh ! va ton train,  
 Gai boute-en-train !

Mets-nous en train, bien en train, tous en train,  
 Et rends enfin au Vaudeville  
 Ses grelots et son tambourin.

---

## MA VOCATION.

ARI : Attendez-moi sous l'orme.

JETÉ sur cette boule,  
 Laid, chétif et souffrant;  
 Etouffé dans la foule,  
 Fauté d'être assez grand;  
 Une plainte touchante  
 De ma bouche sortit;  
 Le bon Dieu me dit : Chante,  
 Chante, pauvre petit !

Le char de l'opulence  
 M'éclabousse en passant;  
 J'éprouve l'insolence  
 Du riche et du puissant;  
 De leur morgue tranchante

Rien ne nous garantit.  
Le bon Dieu me dit : Chante,  
Chante, pauvre petit!

D'une vie incertaine  
Ayant eu de l'effroi,  
Je rampe sous la chaîne  
Du plus modique emploi.  
La liberté m'enchanté,  
Mais j'ai grand appétit.  
Le bon Dieu me dit : Chante,  
Chante, pauvre petit!

L'Amour, dans ma détresse,  
Daigna me consoler;  
Mais avec la jeunesse  
Je le vois s'envoler.  
Près de beauté touchante  
Mon cœur en vain pâtit.  
Le bon Dieu me dit : Chante,  
Chante, pauvre petit!

Chanter, ou je m'abuse,  
Est ma tâche ici-bas.  
Tous ceux qu'ainsi j'amuse  
Ne m'aimeront-ils pas?  
Quand un cercle m'enchanté,  
Quand le vin divertit,  
Le bon Dieu me dit : Chante,  
Chante, pauvre petit!

---



---

## LE VILAIN.

Ain de Ninon chez madame de Sévigné.

En quoi j'apprends que l'on critique  
Le *de* qui précède mon nom.  
Etes-vous de noblesse antique?  
Moi, noble? oh! vraiment, messieurs, non.  
Non, d'aucune chevalerie  
Je n'ai le brevet sur vélin.  
Je ne sais qu'aimer ma patrie... (*bis.*)  
Je suis vilain et très-vilain... (*bis.*)  
Je suis vilain,  
Vilain, vilain

Ah! sans un *de* j'aurais dû naître:  
Car, dans mon sang si j'ai bien lu,  
Jadis mes aïeux ont d'un maître  
Maudit le pouvoir absolu.  
Ce pouvoir, sur sa vieille base,  
Étant la meule du moulin,  
Ils étaient le grain qu'elle écrase.  
Je suis vilain et très-vilain,  
Je suis vilain,  
Vilain, vilain.

Mes aïeux, jamais dans leurs terres  
N'ont vexé des serfs indigènes;  
Jamais leurs nobles cimenterres  
Dans les bois n'ont fait peur aux gens.

Aucun d'eux, las de sa campagne,  
 Ne fut transformé par Merlin  
 En chambellan de... Charlemagne.  
 Je suis vilain et très-vilain,  
   Je suis vilain,  
   Vilain, vilain.

Jamais aux discordes civiles  
 Mes braves aïeux n'ont pris part;  
 De l'Anglais aucun dans nos villes  
 N'introduisit le léopard;  
 Et quand l'église, par sa brigade,  
 Poussait l'état vers son déclin,  
 Aucun d'eux n'a signé la ligue.  
 Je suis vilain et très-vilain,  
   Je suis vilain,  
   Vilain, vilain.

Laissez-moi donc sous ma bannière,  
 Vous, Messieurs, qui le nez au vent,  
 Nobles par votre boutonnière,  
 Encensez tout soleil levant.  
 J'honore une race commune,  
 Car sensible, quoique malin,  
 Je n'ai flatté que l'infortune.  
 Je suis vilain et très-vilain,  
   Je suis vilain,  
   Vilain, vilain

---



---

## LE VIEUX MÉNÉTRIER.

(NOVEMBRE 1815.)

AIR : C'est un lanla landeriette.

Je ne suis qu'un vieux bonhomme,  
 Ménétrier du hameau.  
 Mais pour sage on me renomme,  
 Et je bois mon vin sans eau.  
 Autour de moi sous l'ombrage  
 Accourez vous délasser.  
 Eh! lon lon la, gens de village,  
 Sous mon vieux chêne il faut danser.

Où, dansez sous mon vieux chêne;  
 C'est l'arbre du cabaret.  
 Au bon temps toujours la haine  
 Sous ses rameaux expirait.  
 Combien de fois son feuillage  
 Vit nos aïeux s'embrasser!  
 Eh! lon lon la, gens de village,  
 Sous mon vieux chêne il faut danser.

Du château plaignez le maître,  
 Quoiqu'il soit votre seigneur.  
 Il doit du calme champêtre  
 Vous envier le bonheur.  
 Triste au fond d'un équipage.

Quand là-bas il va passer.  
Eh ! lon lon la, gens de village,  
Sous mon vieux chêne il faut danser.

Loin de maudire à l'église  
Celui qui vit sans curé,  
Priez que Dieu fertilise  
Son grain, sa vigne et son pré.  
Au plaisir s'il rend hommage,  
Qu'il vienne ici l'encenser.  
Eh ! lon lon la, gens de village,  
Sous mon vieux chêne il faut danser.

Quand d'une faible charmille  
Votre héritage est fermé,  
Ne portez plus la faucille  
Au champ qu'un autre a semé.  
Mais sûrs que cet héritage  
A vos fils devra passer,  
Eh ! lon lon la, gens de village,  
Sous mon vieux chêne il faut danser.

Quand la paix répand son baume  
Sur les maux qu'on endure,  
N'exilez point de son chaume  
L'aveugle qui s'égara.  
Rappelant après l'orage  
Ceux qu'il a pu disperser,  
Eh ! lon lon la, gens de village,  
Sous mon vieux chêne il faut danser.

Écoutez donc le bonhomme :  
Sous son chêne accourez tous.  
De pardonner je vous somme :  
Mes enfans, embrassez-vous.

Pour voir ainsi, d'âge en âge,  
Chez nous la paix se fixer,  
Eh ! lon lon la, gens de village,  
Sous mon vieux chêne il faut danser.

## LES DEUX SŒURS DE CHARITÉ.

AIR : De la treille de sincérité.

Dixu lui-même  
Ordonne qu'on aime.  
Je vous le dis, en vérité :  
Sauvez-vous par la charité. *(bis.)*

Vierge défunte, une sœur grise,  
Aux portes des cieux, rencontra  
Une beauté leste et bien mise  
Qu'on regrettrait à l'Opéra. *(bis.)*  
Toutes deux, dignes de louanges,  
Arrivaient, après d'heureux jours,  
L'une sur les ailes des anges,  
L'autre dans les bras des amours.

Dieu lui-même  
Ordonne qu'on aime.  
Je vous le dis, en vérité :  
Sauvez-vous par la charité.

Là-haut, saint Pierre en sentinelle,  
Après un ave pour la sœur,

42  
Dit à l'aétrice : On peut ma belle,  
Entrer chez nous sans confesseur.  
Elle s'écrie : Ah ! quoique bonne,  
Mon corps à peine est inhumé,  
Mais qu'à mon curé Dieu pardonne ;  
Hélas ! il n'a jamais aimé.

Dieu lui-même  
Ordonne qu'on aime.  
Je vous le dis, en vérité :  
Sauvez-vous par la charité.

Dans les palais et sous le chaume,  
Moi, dit la sœur, j'ai de mes mains  
Distillé le miel et le baume  
Sur les souffrances des humains.  
Moi, qui subjuguais la puissance,  
Dit l'aétrice, j'ai bien des fois  
Fait savourer à l'indigence  
La coupe où s'enivraient les rois.

Dieu lui-même  
Ordonne qu'on aime.  
Je vous le dis, en vérité :  
Sauvez-vous par la charité.

Oui, reprend la sainte colombe,  
Mieux qu'un ministre des autels,  
A descendre en paix dans la tombe,  
Ma voix préparait les mortels.  
Offrant à ceux qui m'ont suivie,  
Dit la nymphe, une douce erreur,  
Moi, je faisais chérir la vie :  
Le plaisir fait croire au bonheur.

43  
Dieu lui-même  
Ordonne qu'on aime.  
Je vous le dis, en vérité :  
Sauvez-vous par la charité.

Aux bons cœurs, ajoute la nonne,  
Quand mes prières s'adressaient,  
Du riche je portais l'aumône  
Aux pauvres qui me bénissaient.  
Moi, dit l'autre, par la détresse  
Voyant l'honnête homme abattu,  
Avec le prix d'une caresse,  
Cent fois j'ai sauvé la vertu.

Dieu lui-même  
Ordonne qu'on aime.  
Je vous le dis, en vérité :  
Sauvez-vous par la charité.

Entrez, entrez, ô tendres femmes !  
Répond le portier des élus :  
La charité remplit vos âmes,  
Mon Dieu n'exige rien de plus.  
On est admis dans son empire,  
Pourvu qu'on ait séché des pleurs,  
Sous la couronne du martyre,  
Ou sous des couronnes de fleurs.

Dieu lui-même  
Ordonne qu'on aime.  
Je vous le dis, en vérité :  
Sauvez-vous par la charité.

---



---

## LES OISEAUX.

COUPLETS ADRESSÉS A M. ARNAULT, PARTANT  
POUR SON EXIL.

(JANVIER 1816.)

AIR :

L'HIVER redoublant ses ravages  
Désole nos toits et nos champs ;  
Les oiseaux sur d'autres rivages  
Portent leurs amours et leurs chants.  
Mais le calme d'un autre asile  
Ne les rendra pas incoustans ;  
Les oiseaux que l'hiver exile  
Reviendront avec le printemps.

A l'exil le sort les condamne,  
Et plus qu'eux, nous en gémissons !  
Du palais et de la cabane  
L'écho redisait leurs chansons.  
Qu'ils aillent d'un bord plus tranquille  
Charmer les heureux habitans.  
Les oiseaux que l'hiver exile  
Reviendront avec le printemps.

Oiseaux fixés sur cette plage.  
Nous portons envie à leur sort.

Déjà plus d'un sombre nuage  
S'élève et gronde au fond du nord.  
Heureux qui sur une aile agile  
Peut s'éloigner quelques instans !  
Les oiseaux que l'hiver exile  
Reviendront avec le printemps.

Ils penseront à notre peine,  
Et, l'orage enfin dissipé,  
Ils reviendront sur le vieux chêne  
Que tant de fois il a frappé.  
Pour prédire au vallon fertile  
De beaux jours alors plus constans,  
Les oiseaux que l'hiver exile  
Reviendront avec le printemps.

---



---

## COMPLAINTÉ

D'UNE DE CES DEMOISELLES,

A L'OCCASION DES AFFAIRES DU TEMPS.

(FÉVRIER 1816.)

AIR : Faut d'la vertu, pas trop n'en faut,  
ou La seul' prom'nade qu'a du prix.

Faut qu' lord Villain-ton ait tout pris }  
N'y a plus d'argent dans e' gueux d' Paris. } bis.

Du métier d' fille j' me dégoûte :  
C' commerce n' rapporte plus rien.

Mais si l' public nous fait banqueroute,  
C'est qu' les affaires n' vont pas bien.  
Faut qu' lord Villain-ton ait tout pris,  
N'y a plus d'argent dans c' gueux d' Paris.

Au bonheur on fait semblant d' eroire :  
Mais j'en jug' mienx qu' tous les flatteurs  
Si d' la cour je n' savais l'histoire,  
J' eroirais quasi qu' on a des mœurs.  
Faut qu' lord Villain-ton ait tout pris,  
N'y a plus d'argent dans c' gueux d' Paris.

Nous servions d' maitress' et d' modèles,  
A nos pèintres gorgés d'écus.  
J' crois qu' à eux femm's y sont fidèles  
D'puis qu' les modèles n' servent plus.  
Faut qu' lord Villain-ton ait tout pris,  
N'y a plus d'argent dans c' gueux d' Paris.

Quand n'y a pas l' moindre' profit-z-à faire  
Sur tant d' réformés mécontens,  
Les juges p't-êtr' fraient not' affaire :  
Mais l' roi n' leux en laisse pas l' temps.  
Faut qu' lord Villain-ton ait tout pris,  
N'y a plus d'argent dans c' gueux d' Paris.

Enfin, je n' trouvons plus not' compte  
Avec nos braves qu' l'en vexa.  
Vu leux misère, y aurai' d' la honte  
A leux d' mander queuq' chos' pour ça.  
Faut qu' lord Villain-ton ait tout pris,  
N'y a plus d'argent dans c' gueux d' Paris.

Heureusement qu' monsieur La...  
A nous servir s'est-z-engagé :

Comme un diable, y s' démène, y crie  
Pour qu' on rend' les biens du clergé.  
Faut qu' lord Villain-ton ait tout pris,  
N'y a plus d'argent dans c' gueux d' Paris.

---

## CE N'EST PLUS LISETTE.

AIR : Eh ! non, non, non, vous n'êtes pas Ninette.

Quoi ! Lisette, est-ce vous ?  
Vous, en riche toilette !  
Vous, avec des bijoux !  
Vous, avec une aigrette !  
Eh ! non, non, non,  
Vous n'êtes plus Lisette.  
Eh ! non, non, non,  
Ne portez plus ce nom.

Vos pieds, dans le satin,  
N'osent fouler l'herbette.  
Des fleurs de votre teint  
Où faites-vous emplette ?  
Eh ! non, non, non,  
Vous n'êtes plus Lisette.  
Eh ! non, non, non,  
Ne portez plus ce nom.

Dans un lieu décoré  
De tout ce qui s'achète,  
L'opulence a doré  
Jusqu'à votre couchette.

Eh ! non, non, non,  
 Vous n'êtes plus Lisette.  
 Eh ! non, non, non,  
 Ne portez plus ce nom.

Votre bouche sourit  
 D'une façon discrète :  
 Vous montrez de l'esprit :  
 Du moins on le répète.  
 Eh ! non, non, non,  
 Vous n'êtes plus Lisette.  
 Eh ! non, non, non,  
 Ne portez plus ce nom.

Comme ils sont loin ces jours  
 Où, dans votre chambrette,  
 La reine des amours  
 N'était qu'une grisette !  
 Eh ! non, non, non,  
 Vous n'êtes plus Lisette,  
 Eh ! non, non, non,  
 Ne portez plus ce nom.

Quand d'un cœur amoureux  
 Vous prisiez la conquête,  
 Vous faisiez dix heureux,  
 Et n'étiez pas coquette.  
 Eh ! non, non, non,  
 Vous n'êtes plus Lisette.  
 Eh ! non, non, non,  
 Ne portez plus ce nom.

Maitresse d'un seigneur  
 Qui paya sa défaite,  
 De l'ombre du bonheur

Vous êtes satisfaite.  
 Eh ! non, non, non,  
 Vous n'êtes plus Lisette.  
 Eh ! non, non, non,  
 Ne portez plus ce nom.

Si l'amour est un dieu,  
 C'est près d'une fillette.  
 Adieu, madame, adieu :  
 En duchesse on vous traite.  
 Eh ! non, non, non,  
 Vous n'êtes plus Lisette.  
 Eh ! non, non, non,  
 Ne portez plus ce nom.

---

## LE MARQUIS DE CARABAS.

(NOVEMBRE 1816.)

AIR : Du roi Dagobeit.

VOYEZ ce vieux marquis  
 Nous traiter en peuple conquis :  
 Son coursier décharné  
 De loin chez nous l'a ramené.  
 Vers son vieux castel  
 Ce noble mortel  
 Marche en brandissant  
 Un sabre innocent.  
 Chapeau bas ! chapeau bas !  
 Gloire au marquis de Carabas !  
 ..

Aumôniers, châtélains,  
 Vassaux, ravassaux et vilains,  
 C'est moi, dit-il, c'est moi,  
 Qui seul ai rétabli mon roi ;  
 Mais s'il ne me rend  
 Les droits de mon rang,  
 Avec moi, corbleu,  
 Il verra beau jeu.  
 Chapeau bas ! chapeau bas !  
 Gloire au marquis de Carabas !

Pour me calomnier,  
 Bien qu'on ait parlé d'un meunier,  
 Ma famille eut pour chef  
 Un des fils de Pépin-le-Bref.  
 D'après mon blason  
 Je crois ma maison  
 Plus noble, ma foi,  
 Que celle du roi.  
 Chapeau bas ! chapeau bas !  
 Gloire au marquis de Carabas !

Qui me résisterait ?  
 La marquise a le tabouret.  
 Pour être évêque un jour  
 Mon dernier fils suivra la cour.  
 Mon fils le baron,  
 Quoiqu'un peu poltron,  
 Veut avoir des croix,  
 Il en aura trois.  
 Chapeau bas ! chapeau bas !  
 Gloire au marquis de Carabas !

Vivons donc en repos :  
 Mais l'on m'ose parler d'impôts !

A l'Etat, pour son bien,  
 Un gentilhomme ne doit rien.  
 Grâce à mes crêneaux,  
 A mes arsenaux,  
 Je puis au préfet  
 Dire un peu son fait.  
 Chapeau bas ! chapeau bas !  
 Gloire au marquis de Carabas !

Prêtres que nous vengeons,  
 Levez la dime et partageons ;  
 Et toi, peuple animal,  
 Porte encor le bât féodal.  
 Seuls nous chasserons,  
 Et tous vos tendrons  
 Subiront l'honneur  
 Du droit du seigneur.  
 Chapeau bas ! chapeau bas !  
 Gloire au marquis de Carabas !

Curé, fais ton devoir ;  
 Remplis pour moi ton encensoir.  
 Vous, pages et varlets,  
 Guerre aux vilains, et rossez-les !  
 Que de mes aïeux  
 Ces droits glorieux  
 Passent tout entiers  
 A mes héritiers.  
 Chapeau bas ! chapeau bas !  
 Gloire au marquis de Carabas !

## L'HIVER.

AIR : Une fille est un oiseau.

Les oiseaux nous ont quittés ;  
 Déjà l'hiver, qui les chasse,  
 Etend son manteau de glace  
 Sur nos champs et nos cités.  
 A mes vitres scintillantes  
 Il trace des fleurs brillantes ;  
 Il rend mes portes bruyantes,  
 Et fait greloter mon chien.  
 Réveillons, sans plus attendre,  
 Mon feu qui dort sous la cendre.  
 Chauffons-nous, chauffons-nous bien.

O voyageur imprudent !  
 Retourne vers ta famille.  
 J'en crois mon feu qui pétille,  
 Le froid devient plus ardent.  
 Moi, j'en puis braver l'injure.  
 Rose, en douillette, en fourrure,  
 Ici, contre la froidure  
 Vient m'offrir un doux soutien.  
 Rose, tes mains sont de glace.  
 Sur mes genoux prends ta place,  
 Chauffons-nous, chauffons-nous bien.

L'ombre s'avance, et la nuit  
 Roule son char sur la neige.

Rose, l'amour nous protège ;  
 C'est pour nous que le jour fuit.  
 Mais un couple nous arrive :  
 Joyeux ami, beauté vive,  
 Entrez tous deux sans qui vive :  
 Le plaisir n'y perdra rien.  
 Moins de froid que de tendresse,  
 Autour du feu qu'on se presse.  
 Chauffons-nous, chauffons-nous bien.

Les caresses ont cessé  
 Devant la lampe indiserète.  
 Un festin que Rose apprête,  
 Gaiement par nous est dressé.  
 Notre ami s'est fait, à table,  
 D'un brigand bien redoutable  
 Et d'un spectre épouvantable  
 Le fidèle historien.  
 Tandis que le punch s'allume,  
 Beau du feu qui le consume,  
 Chauffons-nous, chauffons-nous bien.

Sombre hiver, sous tes glaçons,  
 Ensevelis la nature.  
 Ton aiglon qui murmure  
 Ne peut troubler nos chansons.  
 Notre esprit, qu'amour seconde,  
 Au coin du feu crée un monde  
 Qu'un doux ciel toujours féconde,  
 Où s'aimer tient lieu de bien.  
 Que nos portes restent closes,  
 Et, jusqu'au retour des roses,  
 Chauffons-nous, chauffons-nous bien.

---



---

## MA RÉPUBLIQUE.

AIR : Vaudeville de la Petite gouvernante,  
ou de la Robe et des boîtes.

J'ai pris goût à la république  
Depuis que j'ai vu tant de rois :  
Je m'en fais une , et je m'applique  
A lui donner de bonnes lois.  
On n'y commerce que pour boire ,  
On n'y juge qu'avec gaieté ;  
Ma table est tout son territoire ,  
Sa devise est la liberté.

Amis , prenons tous notre verre :  
Le sénat s'assemble aujourd'hui :  
D'abord , par un arrêt sévère ,  
A jamais proscrivons l'ennui.  
Quoi ! proscrire ? Ah ! ce mot doit être  
Inconnu dans notre cité :  
Chez nous l'ennui ne pourra naître ,  
Le plaisir suit la liberté.

Du luxe dont elle est blessée  
La joie ici défend l'abus ;  
Point d'entraves à la pensée ,  
Par ordonnance de Bacchus.  
A son gré que chacun professe  
Le culte de sa déité ;  
Qu'on puisse aller même à la messe ,  
Ainsi le veut la liberté.

La noblesse est trop abusive :  
Ne parlons point de nos aïeux.  
Point de titre , même au convive  
Qui rit le plus , ou boit le mieux.  
Et si quelqu'un , d'humeur traïtesse ,  
Aspirait à la royauté ,  
Plongeons ce César dans l'ivresse :  
Nous sauverons la liberté.

Trinquons à notre république ,  
Pour voir son destin affermi.  
Mais ce peuple si pacifique  
Déjà redoute un ennemi :  
C'est Lisette qui nous rappelle  
Sous les lois de la volupté :  
Elle veut régner , elle est belle ,  
C'en est fait de la liberté.

---



---

## L'IVROGNE ET SA FEMME.

AIR : Quand les bœufs vont deux à deux.

Tatouons , et toc , et tin , tin , tin !  
Jean , tu bois depuis le matin.  
Ta femme est une vertu : } bis.  
Ce soir tu seras battu }

Tandis que dans sa mansarde  
Jeanne veille , et qu'il lui tarde  
De voir rentrer son mari ,  
Maître Jean , à la guingette ,

A ses amis en goguette  
 Chante son refrain chéri :  
 Trinquons et toc, et tin, tin, tin!  
 Jean, tu bois depuis le matin.  
 Ta femme est une vertu :  
 Ce soir tu seras battu.

Jeanne pour moi seul est tendre,  
 Dit-il, laissons-la m'attendre.  
 Mais, maudissant son époux,  
 Jeanne, la puce à l'oreille  
 Bat sa chatte que réveille  
 La tendresse des matous.  
 Trinquons, et toc, et tin, tin, tin!  
 Jean, tu bois depuis le matin.  
 Ta femme est une vertu :  
 Ce soir tu seras battu.

Livrant sa femme au veuvage,  
 Jean se perd dans son breuvage :  
 Et, prête à se mettre au lit,  
 Jeanne, qui verse des larmes,  
 Dit en regardant ses charmes :  
 C'est son verre qu'il remplit !  
 Trinquons, et toc, et tin, tin, tin!  
 Jean, tu bois depuis le matin.  
 Ta femme est une vertu :  
 Ce soir tu seras battu.

Pour allumer sa chandelle,  
 Un voisin frappe chez elle :  
 Jeanne ouvre, après un refus.  
 Que Jean boive, chante ou fume,  
 Je ne sais ce qu'elle allume :  
 Mais je sais qu'on n'y voit plus.

Trinquons, et toc, et tin, tin, tin!  
 Jean, tu bois depuis le matin.  
 Ta femme est une vertu :  
 Ce soir tu seras battu.

En rajustant sa cornette,  
 Ah ! qu'on souffre, dit Jeanette,  
 Quand on attend son époux !  
 Ma vengeance est bien modeste :  
 Avec lui je suis en reste ;  
 Il a bu plus de dix coups.  
 Trinquons, et toc, et tin, tin, tin!  
 Jean, tu bois depuis le matin.  
 Ta femme est une vertu :  
 Ce soir tu seras battu.

A demain ! se dit le couple :  
 L'époux rentre, et son dos souple  
 N'en subit pas moins l'arrêt.  
 Il s'écrie : amour fait rage !  
 Demain, puisque Jeanne est sage,  
 Répète is au cabaret :  
 Trinquons, et toc, et tin, tin, tin!  
 Jean, tu bois depuis ce matin.  
 Ta femme est une vertu :  
 Ce soir tu seras battu.

## PAILLASSE.

(DÉCEMBRE 1816.)

Air : Amis, dépouillons nos pommiers,  
ou Mon père était pot.

J'suis né paillasse, et mon papa,  
Pour m'lancer sur la place,  
D'un coup d' pied queuqu' part m'atrapa,  
Et m' dit : Saute, paillasse!  
T'as l'jarret dispos,  
Quoiqu' t'ay' l' ventre gros  
Et la fac' rubiconde.  
N'saut' point-z à demi,  
Paillass' mon ami :  
Saute pour tout le monde !

Ma mèr' qui poussait des hélas,  
En m' voyant prendr' ma course,  
M'habille avec son seul mat'las,  
M' disant : ce fut ma r'ssource.  
Là d'sous fais, mon fils,  
Ce que d'sus je fis  
Pour gagner la piéc' ronde.  
N'saut' point-z à demi,  
Paillass' mon ami :  
Saute pour tout le monde !

Content comme un gueux, j' m'en allais,  
Quand un seigneur m'arrête,

Et m' donn' l'emploi dans son palais  
D'un p'lit chien qu'il regrette.  
Le chien sautait bien,  
J' surpasse le chien :  
Plus d'un envieux en gronde.  
N'saut' point-z à demi.  
Paillass' mon ami :  
Saute pour tout le monde !

J' buvais du bon, mais un hasard,  
Où j' n'ous rien mis du nôtre,  
Fait qu' monseigneur n'est qu'un bâtarde  
Et qu'il en vient-z un autre.  
Fi du dépouillé  
Qui m'a bien payé !  
Fêtons l'autre à la ronde.  
N'saut' point-z à demi,  
Paillass' mon ami :  
Saute pour tout le monde !

A peine a-t-on fêté c'lui-ci,  
Que l' premier r'vient-z en troisième.  
Moi qu'aime à diner, Dieu merci,  
J' saute encor sous sa l'nière.  
Mais le v'là r'chassé,  
V'là l'autre r'placé.  
Viv' ceux que Dieu seconde !  
N'saut' point-z à demi,  
Paillass' mon ami :  
Saute pour tout le monde !

Vienn' qui voudra, j' saut'rai toujours :  
N' faut point qu' la r'cette baisse.  
Boir', manger, rire et fair' des tours,  
Voyez comm' ça m'engraisse.

En gens qui, ma foi,  
Saut' moins gaiement qu' toi,  
Puisque l' pays abonde,  
N' saut' point-z à demi,  
Paillass' mon ami:  
Saute pour tout le monde!

### MON ÂME.

Air : Des Scythes et des Amazones.

C'est à table, quand je m'enivre  
De gaité, de vin et d'amour,  
Qu'incertain du temps qui va suivre,  
J'aime à prévoir mon dernier jour. *(bis.)*  
Il semble alors que mon âme me quitte.  
Adieu! lui dis-je, à ce banquet joyeux.  
Ah! sans regret, mon âme, partez vite : }  
En souriant remontez dans les cieus, } *(bis.)*  
Remontez, remontez dans les cieus.

Vous prendrez la forme d'un ange;  
De l'air vous parcourrez les champs.  
Votre joie, enfin sans mélange,  
Vous dictera les plus doux chants.  
L'aimable paix, que la terre a proscrite,  
Ceindra de fleurs votre front radieux.  
Ah! sans regret, mon âme partez vite :  
En souriant remontez dans les cieus,  
Remontez, remontez dans les cieus.

Vous avez vu tomber la gloire  
D'un Ilion trop insulté,  
Qui prit l'autel de la Victoire  
Pour l'autel de la Liberté.  
Vingt nations ont poussé de Thersyte  
Jusqu'en nos murs le clar injurieux.  
Ah! sans regret, mon âme, partez vite :  
En souriant remontez dans les cieus,  
Remontez, remontez dans les cieus.

Cherchez au-dessus des orages  
Tant de Français morts à propos,  
Qui, se dérobaient aux outrages,  
Ont au ciel porté leurs drapeaux.  
Pour conjurer la foudre qu'on irrite,  
Unissez-vous à tous ces demi-dieux.  
Ah! sans regret, mon âme, partez vite :  
En souriant remontez dans les cieus,  
Remontez, remontez dans les cieus.

La Liberté, vierge féconde,  
Règne aux cieus, qui vous sont ouverts.  
L'amour seul m'aidait en ce monde  
À traîner de pénibles fers.  
Mais, dès demain, je crains qu'il ne m'évite;  
Pauvre captif, demain je serai vieux.  
Ah! sans regret, mon âme, partez vite :  
En souriant remontez dans les cieus,  
Remontez, remontez dans les cieus.

N'attendez plus, partez mon âme,  
Doux rayon de l'astre éternel!  
Mais passez des bras d'une femme  
Au sein d'un Dieu tout paternel.  
L'Air pétille à défaut d'eau bénite;

De vrais amis viennent fermer mes yeux.  
 Ah! sans regret, mon âme, partez vite :  
 En souriant remontez dans les cieux,  
 Remontez, remontez dans les cieux.

## LE JUGE DE CHARENTON (1).

(NOVEMBRE 1816.)

AIR : De la Cosaqui.

Un maître fou qui, dit-on,  
 Fit jadis mainte fredaine,  
 Des loges de Charenton  
 S'est enfui l'autre semaine;  
 Chez un juge, qui grillonnait,  
 Il arrive et prend simarre et bonnet,  
 Puis à l'audience, hors d'haleine,  
 Il entre et soudain dit : *Prechi, precha.*

(1) Il n'y a point de mauvais discours que ne puisse faire oublier une action généreuse ; et rien n'est plus honorable, suivant moi, que la protection accordée à des infortunés placés sous le poids d'une accusation capitale. Aussi je n'aurais pas reproduit ici cette chanson, sans l'espèce de scandale que, lors de son apparition, elle causa jusque dans les deux chambres. Mais je ne puis m'empêcher d'avouer que si j'avais pu la condamner à l'oubli qu'elle mérite sans doute, j'en aurais toujours regretté le dernier couplet.

Et patati, et patata,  
 Pretons bien l'oreille à ce discours-là.

« L'esprit saint soutient ma voix,  
 « Et les accusés vont rire;  
 « Moi, l'interprète des lois,  
 « J'en viens faire la satire.  
 « Nous les tenons d'un impudent  
 « Qui, pour s'amuser, me fit président.  
 « J'ai long-temps vanté son empire,  
 « Mais j'étais alors payé pour cela. »  
 Et patati, et patata,  
 Pouvait-on s'attendre à ce discours-là?

« Le drame et Galimafré  
 « Corrompent nos cuisinières.  
 « En frac on voit un curé,  
 « Et nos enfans ont trois pères.  
 « Le mariage est un loyer;  
 « On entre en octobre, on sort en janvier.  
 « Les cachemires adultères  
 « Nous donnent la peste, et ma femme en a. »  
 Et patati, et patata,  
 Il a mis de tout dans ce discours-là.

« Pour débaucher un mari  
 « Que les filles ont d'adresse!  
 « Sous madame Dubarri  
 « Elles allaient à confesse.  
 « Ah! qu'enfin (et le terme est clair),  
 « L'épouse et l'époux ne soient qu'une chair;  
 « Et vous, qui nous tentez sans cesse,  
 « Filles, respectez l'habit que voilà. »  
 Et patati, et patata,  
 Rien n'est plus moral que ce discours-là.

« Mais, triste effet du typhus,  
 « Au lieu d'église on tiève  
 « Le temple du dieu Plutus,  
 « Qui sera beau s'il s'achève,  
 « Partout régnet les intrigans,  
 « On n'interdit plus les extravagans:  
 « Ce dernier point n'est pas un rêve,  
 « Puisqu'en robe ici je dis tout cela. »  
 Et patati, et patata,  
 On trouve du bon dans ce discours-là.

Il poursuivait sur ce ton,  
 Quand deux bisets, sous les armes,  
 Rémèment à Charenton  
 Cet orateur plein de charmes.  
 Néanmoins l'avocat Bèlant  
 S'écrie : Ah! les fous ont bien du talent!  
 J'ai fait rire et verser des larmes;  
 Mais je n'ai rien dit qui valût cela.  
 Et patati, et patata,  
 C'est moi qu'on sifflait sans ce discours-là.

## LES CHAMPS.

AIR : Mon amour était pour Marie.

Rose, partons; voici l'aurore :  
 Quitte ces oreillers si doux,  
 Entends-tu la cloche sonore  
 Marquer l'heure du rendez vous?

Cherchons, loin du bruit de la ville,  
 Pour le bonheur un sûr asile.  
 Viens aux champs couler d'heureux jours;  
 Les champs ont aussi leurs amours.

Viens aux champs fouler la verdure,  
 Donne le bras à ton amant;  
 Rapprochons-nous de la nature  
 Pour nous aimer plus tendrement.  
 Des oiseaux la troupe éveillé  
 Nous appelle sous la feuillée,  
 Viens aux champs couler d'heureux jours;  
 Les champs ont aussi leurs amours.

Nous prendrons les goûts du village;  
 Le jour naissant t'éveillera;  
 Le jour mourant sous le feuillage  
 A notre couche nous rendra.  
 Puissest-tu, maîtresse adorée,  
 Te plaindre encor de sa durée !  
 Viens aux champs couler d'heureux jours;  
 Les champs ont aussi leurs amours.

Quand l'été vers un sol fertile  
 Conduit des moissonneurs nombreux;  
 Quand, près d'eux, la glaneuse agile  
 Cherche l'épi du malheureux;  
 Combien, sur les gerbes nouvelles,  
 De baisers pris aux pastourelles !  
 Viens aux champs couler d'heureux jours;  
 Les champs ont aussi leurs amours.

Quand des corbeilles de l'automne  
 S'épanche à flots un doux nectar,  
 Près de la cuve qui bouillonne

On voit s'égayer un vieillard :  
 Et cet oracle du village  
 Chante les amours d'un autre âge.  
 Viens aux champs couler d'heureux jours ;  
 Les champs ont aussi leurs amours.

Allons visiter des rivages,  
 Que tu croiras des bords lointains.  
 Je verrai, sous d'épais ombrages,  
 Tes pas devenir incertains.  
 Le désir cherche un lit de mousse,  
 Le monde est loin, l'herbe est si douce !  
 Viens aux champs couler d'heureux jours ;  
 Les champs ont aussi leurs amours.

C'en est fait ! adieu, vains spectacles !  
 Adieu, Paris, où je me plus ;  
 Où les beaux-arts font des miracles,  
 Où la tendresse n'en fait plus !  
 Rose, dérobons à l'envie  
 Le doux secret de notre vie.  
 Viens aux champs couler d'heureux jours ;  
 Les champs ont aussi leurs amours.

---



---

## LA COCARDE BLANCHE.

COUPLETS FAITS POUR UN DÎNER OÙ L'ON CÉLÉBRAIT L'ANNI-  
 VERSAIRE DE LA PREMIÈRE ENTRÉE DES RUSSES, DES AUTRI-  
 CHIENS ET DES PRUSSIENS À PARIS.

(30 MARS 1816.)

AIR : Des Trois Cousines,  
 on : Quand des ans la fleur printanière.

CHŒUR.

Jour de paix, jour de délivrance,  
 Qui des vaincus fis le bonheur ;  
 Beau jour, qui vins rendre à la France  
 La cocarde blanche et l'honneur !

Chantons ce jour cher à nos Belles,  
 Où tant de rois par leurs succès  
 Ont puni les Français rebelles,  
 Et sauvé tous les bons Français.

Jour de paix, jour de délivrance,  
 Qui des vaincus fis le bonheur ;  
 Beau jour, qui vins rendre à la France  
 La cocarde blanche et l'honneur !

Les étrangers et leurs cohortes  
 Par nos vœux étaient appelés.

Qu'aisément ils ouvraient les portes  
Dont nous avions livré les clefs!

Jour de paix, jour de délivrance,  
Qui des vaincus fis le bonheur;  
Beau jour, qui vins rendre à la France  
La cocarde blanche et l'honneur!

Sans ce jour, qui pouvait répondre  
Que le ciel, comblant nos malheurs,  
N'eût point vu sur la tour de Londres  
Flotter enfin les trois couleurs?

Jour de paix, jour de délivrance,  
Qui des vaincus fis le bonheur;  
Beau jour, qui vins rendre à la France  
La cocarde blanche et l'honneur!

On répétera dans l'histoire  
Qu'aux pieds des Cosaques du Don,  
Pour nos soldats et pour leur gloire,  
Nous avons demandé pardon.

Jour de paix, jour de délivrance,  
Qui des vaincus fis le bonheur;  
Beau jour, qui vins rendre à la France  
La cocarde blanche et l'honneur!

Appuis de la noblesse antique,  
Buvons, après tant de dangers,  
Dans ce repas patriotique,  
Au triomphe des étrangers.

Jour de paix, jour de délivrance,  
Qui des vaincus fis le bonheur:

Beau jour, qui vins rendre à la France  
La cocarde blanche et l'honneur!

Enfin, pour sa clémence extrême,  
Buvons au plus grand des Henri;  
A ce roi qui sut, par lui-même,  
Conquérir son trône et Paris.

Jour de paix, jour de délivrance,  
Qui des vaincus fis le bonheur;  
Beau jour, qui vins rendre à la France  
La cocarde blanche et l'honneur!

## MON HABIT.

Air: Du vaudeville de Décence.

Sois-moi fidèle, ô pauvre habit que j'aime!  
Ensemble nous devenons vieux.  
Depuis dix ans je te brosse moi-même,  
Et Socrate n'eût pas fait mieux.  
Quand le sort à ta mince étoffe  
Livrerait de nouveaux combats,  
Imite-moi; résiste en philosophe.  
Mon vieil ami, ne nous séparons pas.

Je me souviens, car j'ai bonne mémoire,  
Du premier jour où je te mis.  
C'était ma fête, et, pour comble de gloire,  
Tu fus chanté par mes amis.

Ton indigence, qui m'honore,  
 Ne m'a point banni de leurs bras.  
 Tous ils sont prêts à nous fêter encore;  
 Mon vieil ami, ne nous séparons pas.

A ton revers j'admire une reprise;  
 C'est encore un doux souvenir.  
 Feignant un soir de fuir la tendre Lise,  
 Je sens sa main me retenir.  
 On te déchire, et cet outrage  
 Auprès d'elle enchaîne mes pas.  
 Lisette a mis deux jours à tant d'ouvrage :  
 Mon vieil ami, ne nous séparons pas

T'ai-je imprégné des flots de muse et d'ombre  
 Qu'un fat exhale en se mirant ?  
 M'a-t-on jamais vu dans une antichambre  
 T'exposer au mépris d'un grand ?  
 Pour des rubans la France entière  
 Fut en proie à de longs débats;  
 La fleur des champs brilla à ta boutonnière:  
 Mon vieil ami, ne nous séparons pas.

Ne crains plus tant ces jours de courses vaines  
 Où notre destin fut pareil;  
 Ces jours mêlés de plaisirs et de peines,  
 Mêlés de pluie et de soleil.  
 Je dois bientôt, il me le semble,  
 Mettre pour jamais habit bas.  
 Attends-un peu; nous finirons ensemble,  
 Mon vieil ami, ne nous séparons pas.

---



---

## LE VIN ET LA COQUETTE.

Ain : Je vais bientôt quitter l'empire.

Amis, il est une coquette  
 Dont je redoute ici les yeux.  
 Que sa vanité, qui me guette,  
 Me trouve toujours plus joyeux.  
 C'est au vin de rendre impossible  
 Le triomphe qu'elle espérait.  
 Ah! cachons bien que mon cœur est sensible :  
 La coquette en abuserait.

Faut-il qu'elle soit si charmante !  
 Ah! de mon cœur prenez pitié!  
 Chantez la liqueur écumante  
 Que verse en riant l'Amitié.  
 Enlancez le lierre paisible  
 Sur mon front, qui me trahirait.  
 Ah! cachons bien que mon cœur est sensible :  
 La coquette en abuserait.

Poursuivons de nos épigrammes  
 Ce sexe que j'ai trop aimé.  
 Achevons d'éteindre les flammes  
 Du flambeau qui m'a consumé.  
 Que Bacchus, toujours invincible,  
 Ote à l'Amour son dernier trait.  
 Ah! cachons bien que mon cœur est sensible :  
 La coquette en abuserait.

Mais l'Amour pressa-t-il la grappe  
 D'où nous vient ce jus enivrant?  
 J'aime encor; mon verre m'échappe :  
 Je ne ris plus qu'en soupirant.  
 Pour fuir ce charme irrésistible,  
 Trop d'ivresse enchaîne mes pas.  
 Ah! vous voyez que mon cœur est sensible :  
 Coquette, n'en abusez pas.

LA SAINTE ALLIANCE BARBARESQUE.

(1816.)

AIR : De Calpigé.

PROCLAMONS la Sainte-Alliance,  
 Faite au nom de la Providence,  
 Et que signe un congrès *ad hoc*,  
 Entre Alger, Tunis et Maroc.  
 Leurs souverains, nobles corsaires,  
 N'en feront que mieux leurs affaires.  
 Vivent des rois qui sont unis!  
 Vive Alger, Maroc et Tunis!

Ces rois, dans leur Sainte-Alliance,  
 Trouvant tout bon pour leur puissance,  
 Jurent de se mettre en commun  
 Bravement toujours vingt contre un.  
 On dit qu'ils s'adjointont Christophe,  
 Malgré la couleur de l'étoffe.  
 Vivent des rois qui sont unis!  
 Vive Alger, Maroc et Tunis!

Ces rois, par leur Sainte-Alliance.  
 Nous forçant à l'obéissance,  
 Veulent qu'on lise l'Alcoran,  
 Et le Bonald et le Ferrand.  
 Mais Voltaire et sa coterie  
 Sont à l'index en Barbarie.  
 Vivent des rois qui sont unis!  
 Vive Alger, Maroc et Tunis!

Français, à leur Sainte-Alliance  
 Envoyons, pour droit d'assurance,  
 Nos censeurs anciens et nouveaux,  
 Et nos juges, et nos prévôts.  
 Avec eux, ces rois, sans entraves,  
 Feront le commerce d'esclaves.  
 Vivent les rois qui sont unis!  
 Vive Alger, Maroc et Tunis!

Malgré cette Sainte-Alliance,  
 Si du trône, par occurrence,  
 Un roi tombait, que subito  
 On le ramène en son château.  
 Mais il soldera les mémoires  
 Du pain, du foin et des victoires.  
 Vivent des rois qui sont unis!  
 Vive Alger, Maroc et Tunis!

Enfin, pour la Sainte-Alliance,  
 C'est peu qu'on paie à l'échéance;  
 Il faut des rameurs sur les bannes,  
 Et des muets aux rois forbans :  
 Même à ces majestés caduques  
 Il faudrait des peuples d'eunuques.  
 Vivent des rois qui sont unis!  
 Vive Alger, Maroc et Tunis!

---



---

## L'ERMITE ET SES SAINTS.

COUPLETS ADRESSÉS A M. DE JOUY, LE JOUR  
DE SA FÊTE.

AIR : Rassurez-vous, ma mie.

On va rouvrir la Sorbonne ;  
L'église attend ses décrets.  
On ne brûle encor personne.  
Mais les fagots sont tout prêts.  
Par bonheur, chez nous habite  
Un saint d'un esprit plus doux.  
Ermite, bon ermite,  
Priez, priez pour nous !

Des prêtres, grands catholiques,  
L'ont instruit à servir Dieu.  
Il tient aux mêmes reliques  
Qu'aimait l'abbé de Chaulieu.  
A l'amour sa muse invite :  
Par lui nous serons absous.  
Ermite, bon ermite,  
Priez, priez pour nous !

Rabelais, ce fou si sage,  
Lui légua, par parenté,  
Un capuchon dont l'usage  
En fait un sage en gaîte.

Contre la gent hypocrite  
Voyez son malin courroux.  
Ermite, bon ermite,  
Priez, priez pour nous !

Ce n'est pas tout son patrimoine :  
Car, pour être chansonnier,  
De Lattaignant, gai chanoine,  
Il choisit le bénédictier.  
Mais de ses refrains, qu'on cite,  
Lattaignant serait jaloux.  
Ermite, bon ermite,  
Priez, priez pour nous !

Il lui manquait un bréviaire ;  
Le bon ermite, à dessin,  
Prit les œuvres de Voltaire,  
Qui se disait capucin.  
Grâce à l'auteur qu'il médite,  
Il sait charmer tous les goûts.  
Ermite, bon ermite,  
Priez, priez pour nous !

De tels saints suivant les traces  
Sur son gai califourchon,  
Il laisse fourrer aux Grâces  
Des fleurs sous son capuchon.  
A l'aimer tout nous invite ;  
Avec lui sauvons-nous tous.  
Ermite, bon ermite,  
Priez, priez pour nous !

---



---

## MON PETIT COIN.

Air : Du Vaudeville de la petite Gouvernante.

Nox, le monde ne peut me plaire ;  
 Dans mon coin retournons rêver.  
 Mes amis, de votre galère  
 Un forçat vient de se sauver.  
 Dans le désert que je me trace,  
 Je fuis, libre comme un Bédouin.  
 Mes amis, laissez-moi, de grâce,  
 Laissez-moi dans mon petit coin.

Là du pouvoir bravant les armes,  
 Je pèse et nos fers et nos droits.  
 Sur les peuples versant des larmes,  
 Je juge et condamne les rois.  
 Je prophétise avec audace ;  
 L'avenir me sourit de loin.  
 Mes amis, laissez-moi, de grâce,  
 Laissez-moi dans mon petit coin.

Là j'ai la baguette des fées ;  
 A faire le bien je me plais.  
 J'élève de nobles trophées ;  
 Je transporte au loin des palais.  
 Sur le trône ceux que je place  
 D'être aimés sentent le besoin.  
 Mes amis, laissez-moi, de grâce,  
 Laissez-moi dans mon petit coin.

C'est là que mon âme a des ailes :  
 Je vole, et, joyeux séraphin,  
 Je vois aux flammes éternelles  
 Nos rois précipités sans fin.  
 Un seul échappe de leur race ;  
 De sa gloire je suis témoin.  
 Mes amis, laissez-moi, de grâce,  
 Laissez-moi dans mon petit coin.

Je forme ainsi pour ma patrie  
 Des vœux que le ciel entend bien.  
 Respectez donc ma rêverie :  
 Votre monde ne me vaut rien.  
 De mes jours filés au Parnasse,  
 Daignent les Muses prendre soin !  
 Mes amis, laissez-moi, de grâce,  
 Laissez-moi dans mon petit coin.

---



---

## LE SOIR DES NOCES.

Air : Zon ! ma Lisette, zon ! ma Lison.

L'HYMEN prend cette nuit  
 Deux amans dans sa nasse.  
 Qu'au seuil de leur réduit  
 Un doux concert se place.  
 Zon ! flûte et basse !  
 Zon ! violon !  
 Zon ! flûte et basse !  
 Et violon , zon ! zon !

Par ce trou fait exprès,  
 Voyez ce qui se passe.  
 L'épouse a mille attraits,  
 L'époux est plein d'audace.  
 Zon! flûte et basse!  
 Zon! violon!  
 Zon! flûte et basse!  
 Et violon, zon! zon!

L'épouse veut encor  
 Fuir l'époux qui l'embrasse;  
 Mais sur plus d'un trésor  
 Le fripon fait main basse.  
 Zon! flûte et basse!  
 Zon! violon!  
 Zon! flûte et basse!  
 Et violon, zon! zon!

Elle tremble et pâlit  
 Tandis qu'il la délace.  
 Il va briser le lit;  
 Il va rompre la glace.  
 Zon! flûte et basse!  
 Zon! violon!  
 Zon! flûte et basse!  
 Et violon, zon! zon!

Mais, pris au trébuchet,  
 L'époux, quelle disgrâce!  
 De l'oiseau qu'il cherchait  
 N'a trouvé que la place.  
 Zon! flûte et basse!  
 Zon! violon!  
 Zon! flûte et basse!  
 Et violon, zon! zon!

La belle, en sanglotant,  
 Se confesse à voix basse.  
 D'un divorce éclatant  
 Tout haut il la menace.  
 Zon! flûte et basse!  
 Zon! violon!  
 Zon! flûte et basse!  
 Et violon, zon! zon!

Monsieur jure après nous;  
 Mais qu'à tout il se fasse.  
 Du livre des époux  
 Il n'est qu'à la préface.  
 Zon! flûte et basse!  
 Zon! violon!  
 Zon! flûte et basse!  
 Et violon, zon! zon!

---

## L'INDÉPENDANT.

Air : Je vais bientôt quitter l'empire.

RESPECTEZ MON indépendance,  
 Esclaves de la vanité,  
 C'est à l'ombre de l'indigence  
 Que j'ai trouvé la liberté (bis) :  
 Jugez aux chants qu'elle m'inspire,  
 Quel est sur moi son ascendant (bis),  
 Lisette seule a le droit de sourire  
 Quand je lui dis, je suis indépendant,  
 Je suis, je suis indépendant.

Oui, je suis un pauvre sauvage  
Errant dans la société ;  
Et pour repousser l'esclavage  
Je n'ai qu'un arc et ma gaité.  
Mes traits sont ceux de la satire :  
Je les lance en me défendant,  
Lisette seule a le droit de sourire  
Quand je lui dis : Je suis indépendant,  
Je suis, je suis indépendant.

Chacun rit des flatteurs du Louvre.  
Valets, en tout temps prosternés,  
Dans cette auberge qui ne s'ouvre  
Que pour des passans couronnés.  
On rit du fou qui sur sa lyre  
Chante à la porte en demandant.  
Lisette seule a le droit de sourire  
Quand je lui dis : Je suis indépendant,  
Je suis, je suis indépendant.

Toute puissance est une gêne :  
Oh ! d'un roi que je plains l'ennui !  
C'est le conducteur de la chaîne ;  
Ses captifs sont plus gais que lui.  
Dominer ne peut me séduire ;  
J'offre l'amour pour répondre.  
Lisette seule a le droit de sourire  
Quand je lui dis : Je suis indépendant,  
Je suis, je suis indépendant.

En paix avec ma destinée.  
Gaiement je poursuis mon chemin,  
Riche du pain de la journée,  
Et de l'espoir du lendemain.

Chaque soir, au lit qui m'attire,  
Dieu me conduit sans accident.  
Lisette seule a le droit de sourire.  
Quand je lui dis : Je suis indépendant,  
Je suis, je suis indépendant.

Mais quoi ! je vois Lisette ornée  
De ses attraits les plus puissans,  
Qui des chaînes de l'hyménée  
Veut charger mes bras caressans.  
Voilà comme on perd un empire !  
Non, non, point d'hymen imprudent.  
Que toujours Lise ait le droit de sourire  
Quand je lui dis : Je suis indépendant,  
Je suis, je suis indépendant.

## LA BONNE VIEILLE.

AIR : de WILHEM,  
ou : Muses des bois et des accords champêtres.

VOUS vieillirez, ô ma belle maîtresse ;  
Vous vieillirez, et je ne serai plus.  
Pour moi le temps semble, dans sa vitesse,  
Compter deux fois les jours que j'ai perdus.  
Survivez-moi ; mais que l'âge pénible  
Vous trouve encor fidèle à mes leçons ;  
Et bonne vieille, au coin d'un feu paisible,  
De votre ami répétez les chansons.

Lorsque les yeux chercheront sous vos rides  
Les traits charmans qui m'auront inspiré,

Des doux récits les jeunes gens avides  
 Diront : Quel fut cet ami tant pleuré ?  
 De mon amour peignez, s'il est possible,  
 L'ardeur, l'ivresse, et même les soupçons ;  
 Et bonne vieille, au coin d'un feu paisible,  
 De votre ami répétez les chansons.

On vous dira : Savait-il être aimable ?  
 Et sans rougir, vous direz : Je l'aimais.  
 D'un trait méchant se montra-t-il capable ?  
 Avec orgueil, vous répondrez : Jamais.  
 Ah ! dites bien qu'amoureux et sensible,  
 D'un luth joyeux il attendrit les sons :  
 Et bonne vieille, au coin d'un feu paisible,  
 De votre ami répétez les chansons.

Vous, que j'appris à pleurer sur la France,  
 Dites surtout aux fils des nouveaux preux,  
 Que j'ai chanté la gloire et l'espérance  
 Pour consoler mon pays malheureux.  
 Rappelez-leur que l'aiglon terrible  
 De nos lauriers a détruit vingt moissons :  
 Et bonne vieille, au coin d'un feu paisible,  
 De votre ami répétez les chansons.

Objet chéri, quand mon renom fuit  
 De vos vieux ans charmera les douleurs :  
 A mon portrait, quand votre main débile  
 Chaque printemps, suspendra quelques fleurs :  
 Levez les yeux vers ce monde invisible  
 Où pour toujours nous nous réunissons ;  
 Et bonne vieille, au coin d'un feu paisible,  
 De votre ami répétez les chansons.

---



---

LA VIVANDIÈRE.

(1817.)

AIR : Demain matin, au point du jour, on bat la générale,  
 ou air nouveau de M. WILHEM.

VIVANDIÈRE du régiment,

C'est Catin qu'on me nomme.  
 Je vends, je donne, et bois gaiment  
 Mon vin et mon rogame.

J'ai le pied lesté et l'œil mutin,  
 Tintin, tintin, tintin, r'lin tintin,  
 J'ai le pied lesté et l'œil mutin,  
 Soldats, voilà Catin !

Je fus chère à tous nos héros :

Hélas ! combien j'en pleure.  
 Aussi soldats et généraux  
 Me comblaient, à toute heure,  
 D'amour, de gloire et de butin,  
 Tintin, tintin, tintin, r'lin tintin :  
 D'amour, de gloire et de butin ;  
 Soldats, voilà Catin !

J'ai pris part à tous vos exploits,

En vous versant à boire.  
 Songez combien j'ai fait de fois  
 Rafraichir la Victoire.  
 Ça grossissait son bulletin ;  
 Tintin, tintin, tintin, r'lin tintin :  
 Ça grossissait son bulletin ;  
 Soldats, voilà Catin !

Depuis les Alpes je vous sers ;  
 Je me mis jeune en route.  
 A quatorze ans, dans les déserts,  
 Je vous portai la goutte.  
 Puis, j'entrai dans Vienne un matin :  
 Tintin, tintin, tintin, r'lin tintin :  
 Puis, j'entrai dans Vienne un matin :  
 Soldats, voilà Catin !

De mon commerce et des amours  
 C'était le temps prospère.  
 A Rome je passai huit jours,  
 Et de notre Saint-Père  
 Je débauchai le sacristain ;  
 Tintin, tintin, tintin, r'lin tintin :  
 Je débauchai le sacristain ;  
 Soldats, voilà Catin !

J'ai fait plus que maint due et pair  
 Pour mon pays que j'aime.  
 A Madrid, si j'ai vendu cher,  
 Et cher à Moscou même,  
 J'ai donné gratis à Pantin ;  
 Tintin, tintin, tintin, r'lin tintin :  
 J'ai donné gratis à Pantin ;  
 Soldats, voilà Catin !

Quand au nombre il fallut céder  
 La victoire infidèle,  
 Que n'avais-je pour vous guider  
 Ce qu'avait la Pucelle !  
 L'Anglais aurait fui sans butin :  
 Tintin, tintin, tintin, r'lin tintin :  
 L'Anglais aurait fui sans butin :  
 Soldats, voilà Catin !

Si je vois de nos vieux guerriers  
 Pâlis par la souffrance,  
 Qui n'ont plus, malgré leurs lauriers,  
 De quoi boire à la France,  
 Je refuse encor leur teint ;  
 Tintin, tintin, tintin, r'lin tintin :  
 Je refuse encor leur teint ;  
 Soldats, voilà Catin !

Mais nos ennemis, gorgés d'or  
 Pairont encore à boire.  
 Oui, pour vous doit briller encor  
 Le jour de la victoire.  
 J'en serai le réveil-matin ;  
 Tintin, tintin, tintin, r'lin tintin :  
 J'en serai le réveil-matin ;  
 Soldats, voilà Catin !

## COUPLETS A MA FILLEULE,

AGÉE DE TROIS MOIS

### LE JOUR DE SON BAPTÊME.

Ain : J'étais bon chasseur autrefois.

Ma filleule, où diable a-t-on pris  
 Le pauvre parrain qu'on vous donne ?  
 Ce choix seul excite vos cris ;  
 De bon cœur je vous le pardonne.

Point de bonbons à ce repas :  
 A vos yeux cela doit me nuire :  
 Mais, mon enfant, ne pleurez pas,  
 Votre parrain vous fera rire.

L'amitié m'en a fait l'honneur.  
 Et c'est l'amitié qui vous nomme.  
 Or, pour n'être pas grand seigneur,  
 Je n'en suis pas moins honnête homme.  
 Des cadeaux si vous faites cas,  
 Vous y trouverez à redire :  
 Mais, mon enfant, ne pleurez pas,  
 Votre parrain vous fera rire.

Malgré le sort qui sous sa loi  
 Tient la vertu même asservie,  
 Pussions-nous, ma commère et moi  
 Vous porter bonheur dans la vie !  
 Pendant leur voyage ici-bas,  
 Aux bons cœurs rien ne devrait nuire ;  
 Mais, mon enfant, ne pleurez pas,  
 Votre parrain vous fera rire.

Qu'à vos noces je chanterai,  
 Si jusque-là mes chansons plaisent !  
 Mais peut-être alors je serai  
 Où Panard et Collé se taisent.  
 Quoi ! manquer aux joyeux ébats  
 Qu'un pareil jour devra produire !  
 Non, mon enfant, ne pleurez pas,  
 Votre parrain vous fera rire.

## L'EXILÉ.

(JANVIER 1817.)

Air : Ermite, bon ermite.

A d'aimables compagnes  
 Une jeune beauté  
 Disait : Dans nos campagnes  
 Règne l'humanité.  
 Un étranger s'avance,  
 Qui, parmi nous errant,  
 Redemande la France  
 Qu'il chante en soupirant.  
 D'une terre chérie  
 C'est un fils désolé.  
 Rendons une patrie.  
 Une patrie  
 Au pauvre exilé.

Près d'un ruisseau rapide  
 Vers la France entraîné,  
 Il s'assied, l'œil humide,  
 Et le front incliné.  
 Dans les champs qu'il regrette  
 Il sait qu'en peu de jours  
 Ces flots que rien n'arrête  
 Vont promener leur cours.  
 D'une terre chérie  
 C'est un fils désolé.

Rendons une patrie,  
Une patrie  
Au pauvre exilé.

Quand sa mère, peut-être,  
Implorant son retour,  
Tombe aux genoux d'un maître  
Que touche son amour.  
Trahi par la victoire,  
Ce proscrit, dans nos bois,  
Inquiet de sa gloire,  
Fuit la haine des rois.  
D'une terre chérie  
C'est un fils désolé,  
Rendons une patrie,  
Une patrie  
Au pauvre exilé.

De rivage en rivage  
Que sert de le bannir ?  
Partout de son courage  
Il trouve un souvenir.  
Sur nos bords, par la guerre  
Tant de fois envahis,  
Son sang même a vaguère  
Coulé pour son pays.  
D'une terre chérie  
C'est un fils désolé,  
Rendons une patrie,  
Une patrie  
Au pauvre exilé.

Dans nos destins contraires,  
On dit qu'en ses foyers

Il recueillit nos frères,  
Vaincus et prisonniers.  
De ces temps de courtes  
Rappelons-lui le cours:  
Qu'il trouve ici des fêtes,  
Et surtout des amours.  
D'une terre chérie  
C'est un fils désolé.  
Rendons une patrie,  
Une patrie  
Au pauvre exilé.

Si notre accueil le touche,  
Si, par nous abrité,  
Il s'endort sur la couche  
De l'hospitalité;  
Que par nos voix légères  
Ce Français réveillé,  
Sous le toit de ses pères  
Croie avoir sommeillé.  
D'une terre chérie  
C'est un fils désolé,  
Rendons une patrie,  
Une patrie  
Au pauvre exilé.

LA BOUQUETIÈRE  
ET LE CROQU-MORT.

AIR : Le cœur à la danse.  
Un rigodon, etc.

Je n' suis qu'un' bouquetière et j' n'ai rien,  
Mais d' vos soupirs j' me lasse,  
Monsieur l' croqu' mort, car il faut bien  
Vous dir' vot' nom-z-en face,  
Quoique j' sois-t-un esprit fort,  
Non, je n' veux point d'un croqu'mort.  
Encor jeune et jolie,  
Moi, j' vends rosiers, lis et jasmins,  
Et n' me sens point l'envie  
De passer par vos mains.

C'l'amour, qui fait plus d'un hasard,  
Vous tire par l'oreille  
Depuis l' jour où vot' corbillard  
Renversa ma corbeille.  
Il m'en coûta plus d'un' fleur;  
Vot' métier leur port' malheur.  
Encor jeune et jolie,  
Moi, j' vends rosiers, lis et jasmins,  
Et n' me sens point l'envie  
De passer par vos mains.

A d' bons vivans j'aime à parler,  
Et, monsieur, n' vous déplaist,

Avec vous m' faudrait-z étaler  
Mes fleurs chez l' pèr' la Chaise,  
Mon commerce est mieux fêté  
A la porte d' la Gaité.  
Encor jeune et jolie,  
Moi, j' vends rosiers, lis et jasmins,  
Et n' me sens point l'envie  
De passer par vos mains.

Parc' que vous r'tournez d' grands seigneurs,  
Vous vous en faite' accroire,  
Mais si tant d' gens qu' ont des honneurs  
Vous doiv' tous un pour-boire,  
Y en a plus d'un, sans m' vanter,  
Qu' j'avons fait ressusciter.  
Encor jeune et jolie,  
Moi, j' vends rosiers, lis et jasmins,  
Et n' me sens point l'envie  
De passer par vos mains.

J' frai courte et bonne, et, j'y consens,  
En passant, venez m' prendre.  
Mais qu' ce n' soit point-z-avant dix ans,  
Adieu, croqu'mort si tendre.  
P't-êt' bien qu'en s'impatiant,  
Un' pratique vous attend.  
Encor jeune et jolie,  
Moi, j' vends rosiers, lis et jasmins,  
Et n' me sens point l'envie  
De passer par vos mains.

## LA PETITE FÉE.

(1817.)

AIR : C'est le meilleur homme du monde,  
ou : J'étais bon chasseur autrefois.

ENFANS, il était une fois  
Une fée appelée Urgande,  
Grande à peine de quatre doigts,  
Mais de bonté vraiment bien grande.  
De sa baguette un ou deux coups  
Donnaient félicité parfaite.  
Ah! bonne fée, enseignez-nous  
Où vous cachez votre baguette!

Dans une conque de saphir,  
De huit papillons attelée,  
Elle passait comme un zéphyr,  
Et la terre était consolée.  
Les raisins mûrissaient plus doux:  
Chaque moisson était complète.  
Ah! bonne fée, enseignez-nous  
Où vous cachez votre baguette!

C'était la marraine d'un roi  
Dont elle créait les ministres;  
Braves gens, soumis à la loi,  
Qui laissaient voir dans leurs registres.

Du bercail ils chassaient les loups  
Sans abuser de la houlette.  
Ah! bonne fée, enseignez-nous  
Où vous cachez votre baguette!

Les juges, sous ce roi puissant,  
Étaient l'organe de la fée;  
Et par eux jamais l'innocent  
Ne voyait sa plainte étouffée.  
Jamais pour l'erreur à genoux  
La clémence n'était muette.  
Ah! bonne fée, enseignez-nous  
Où vous cachez votre baguette!

Pour que son filleul fût béni,  
Elle avait touché sa couronne.  
Il voyait tout son peuple uni,  
Prêt à mourir pour sa personne.  
S'il venait des voisins jaloux,  
On les forçait à la retraite.  
Ah! bonne fée, enseignez-nous  
Où vous cachez votre baguette!

Dans un beau palais de cristal,  
Hélas! Urgande est retirée.  
En Amérique tout va mal;  
Au plus fort l'Asie est livrée.  
Nous éprouvons un sort plus doux;  
Mais pourtant, si bien qu'on nous traite,  
Ah! bonne fée, enseignez-nous  
Où vous cachez votre baguette!

---



---

**MA NACELLE.**

CHANSON CHANTÉE A MES AMIS RÉUNIS POUR  
MA FÊTE.

AIR : Eh! vogue la galère.

Sur une onde tranquille,  
Vouant soir et matin,  
Ma nacelle est docile  
Au souffle du destin.  
La voile s'enfle-t-elle,  
J'abandonne le bord.  
Eh! vogue ma nacelle;  
(O doux zéphyr, sois-moi fidèle!)  
Eh! vogue ma nacelle;  
Nous trouverons un port.

J'ai pris pour passagère  
La muse des chansons;  
Et ma course légère  
S'égaie à ses doux sons.  
La folâtre pucelle  
Chante sur chaque bord :  
Eh! vogue ma nacelle;  
(O doux zéphyr, sois-moi fidèle!)  
Eh! vogue ma nacelle;  
Nous trouverons un port.

Lorsqu'au sein de l'orage  
Cent foudres à la fois,  
Ebranlant ce rivage,  
Epouvantent les rois,  
Le plaisir, qui m'appelle,  
M'attend sur l'autre bord.  
Eh! vogue ma nacelle;  
(O doux zéphyr, sois-moi fidèle!)  
Eh! vogue ma nacelle;  
Nous trouverons un port.

Loin de là, le ciel change :  
Un soleil éclatant  
Vient mûrir la vendange  
Que le buveur attend.  
D'une liqueur nouvelle  
Lestons-nous sur ce bord.  
Eh! vogue ma nacelle;  
(O doux zéphyr, sois-moi fidèle!)  
Eh! vogue ma nacelle;  
Nous trouverons un port.

Des rives Lien connues  
M'appellent à leur tour.  
Les Grâces, demi-nues,  
Y célèbrent l'amour.  
Dieux! j'entends la plus belle  
Soupirer sur le bord.  
Eh! vogue ma nacelle;  
(O doux zéphyr, sois-moi fidèle!)  
Eh! vogue ma nacelle;  
Nous trouverons un port.

Mais, loin du roc perfide  
Qui produit le laurier,

Quel astre heureux me guide  
Vers un humble foyer ?  
L'amitié renouvelle  
Ma fête sur ce bord :  
Eh ! vogue ma nacelle :  
(O doux zéphyr, sois-moi fidèle !)  
Eh ! vogue ma nacelle ;  
Nous entrons dans le port.

### M. JUDAS.

Air : J'ous un curé patriote.

Monsieur Judas est un drôle  
Qui soutient avec chaleur  
Qu'il n'a joué qu'un seul rôle  
Et n'a pris qu'une couleur.  
Nous qui détestons les gens  
Tantôt rouges, tantôt blancs,  
Parlons bas,  
Parlons bas,  
Ici près j'ai vu Judas,  
J'ai vu Judas, j'ai vu Judas.

Curieux et nouvelliste  
Cet observateur moral  
Parfois se dit journaliste,  
Et tranche du libéral ;  
Mais voulons-nous réclamer  
Le droit de tout imprimer,  
Parlons bas,

Parlons bas,  
Ici près j'ai vu Judas,  
J'ai vu Judas, j'ai vu Judas.

Sans respect du caractère,  
Souvent ce lâche effronté  
Porte l'habit militaire,  
Avec la croix au côté.  
Nous qui faisons volontiers  
L'éloge de nos guerriers,

Parlons bas,  
Parlons bas,  
Ici près j'ai vu Judas,  
J'ai vu Judas, j'ai vu Judas.

Enfin, sa bouche flétrie  
Ose prendre un noble accent,  
Et des maux de la patrie  
Ne parle qu'en gémissant.  
Nous qui faisons le procès  
A tous les mauvais Français,

Parlons bas,  
Parlons bas,  
Ici près j'ai vu Judas,  
J'ai vu Judas, j'ai vu Judas.

Monsieur Judas, sans malice,  
Tout haut vous dit : « Mes amis,  
Les limiers de la police  
Sont à craindre en ce pays. »  
Mais nous qui de maints brocards  
Poursuivons jusqu'aux mouchards,

Parlons bas,  
Parlons bas,  
Ici près j'ai vu Judas,  
J'ai vu Judas, j'ai vu Judas.

---



---

## LE DIEU DES BONNES GENS.

AIR : Vaudeville de la Partie carrée.

Il est un Dieu : devant lui je m'incline,  
 Pauvre et content, sans lui demander rien.  
 De l'univers observant la machine,  
 J'y vois du mal, et n'aime que le bien.  
 Mais le plaisir à ma philosophie  
 Révèle assez des cieux intelligens :  
 Le verre en main, gaîment je me confie  
 Au Dieu des bonnes gens.

Dans ma retraite, où l'on voit l'indigence,  
 Sans m'éveiller, assise à mon chevet,  
 Grâce aux amours, bercé par l'espérance,  
 D'un lit plus doux je rêve le duvet.  
 Aux dieux des cours qu'un autre sacrifie !  
 Moi, qui ne crois qu'à des dieux indulgens,  
 Le verre en main, gaîment je me confie  
 Au Dieu des bonnes gens.

Un conquérant, dans sa fortune altière,  
 Se fit un jeu des sceptres et des lois.  
 Et de ses pieds on peut voir la poussière  
 Empreinte encor sur le bandeau des rois.  
 Vous rampiez tous, ô rois qu'on déifie !  
 Moi, pour braver des maîtres exigeans,  
 Le verre en main, gaîment je me confie  
 Au Dieu des bonnes gens.

Dans nos palais, où, près de la victoire,  
 Brillaient les arts, doux fruits des beaux climats,  
 J'ai vu du nord les peuplades sans gloire  
 De leurs manteaux secouer les frimas.  
 Sur nos débris Albion nous déifie ;  
 Mais les destins et les flots sont changeans ;  
 Le verre en main, gaîment je me confie  
 Au Dieu des bonnes gens.

Quelle menace un prêtre fait entendre !  
 Nous touchons tous à nos derniers instans ;  
 L'éternité va se faire comprendre :  
 Tout va finir, l'univers et le temps.  
 Oh ! chérubins, à la face bouffie,  
 Réveillez donc les morts peu diligens !  
 Le verre en main, gaîment je me confie  
 Au Dieu des bonnes gens.

Mais quelle erreur ! non, Dieu n'est point coïere ;  
 S'il créa tout, à tout il sert d'appui :  
 Vins qu'il nous donne, amitié tutélaire,  
 Et vous, amours, qui créez après lui,  
 Prêtez un charme à ma philosophie,  
 Pour dissiper des rêves affligeans.  
 Le verre en main, que chacun se confie  
 Au Dieu des bonnes gens !



---



---

## ADIEUX A DES AMIS.

AIR : C'est un lanla landeriette.

D'ici faut-il que je parte,  
 Mes amis, quand loin de vous  
 Je ne puis voir sur la carte  
 D'asile pour moi plus doux !  
 Même au sein de notre ivresse,  
 Dieux ! je crois être à demain :  
 Fouette, cocher ! dit la Sagesse :  
 Et me voilà sur le chemin.

Malgré les sermons du sage,  
 On pourrait, grâce aux plaisirs,  
 Aux fatigues du voyage  
 Opposer d'heureux loisirs.  
 Mais une ardeur importune  
 En route met chaque humain :  
 Fouette, cocher ! dit la Fortune :  
 Et nous voilà sur le chemin.

Ne va point voir ta maîtresse,  
 Ne va point au cabaret,  
 Me vient dire avec rudesse  
 Un médecin indiscret :  
 Mais Lisette est si jolie !  
 Mais si doux est le bon vin !  
 Fouette, cocher ! dit la Folie :  
 Et me voilà sur le chemin.

Parmi vous bientôt, peut-être,  
 Je chanterai mon retour.  
 Déjà je crois voir renaitre  
 L'aurore d'un si beau jour.  
 L'allégresse, que j'encense,  
 A mon paquet met la main.  
 Fouette, cocher ! dit l'Espérance ;  
 Et me voilà sur le chemin.

---



---

## LA RÊVERIE.

AIR : La signora malade.

Loix d'une Iris volage  
 Qu'un seigneur m'enlevait,  
 Au printemps sous l'ombrage,  
 Un jour mon cœur rêvait.  
 Privé d'une infidèle,  
 Il rêvait qu'une autre belle  
 Volait à mon secours.  
 Venez, venez, mes amours ! *(bis.)*

Cette belle était tendre,  
 Tendre et fière à la fois.  
 Il me sembla l'entendre  
 Soupirer dans les bois.  
 C'était une princesse,  
 Qui respirait la tendresse  
 Loin de l'éclat des cours.  
 Venez, venez, mes amours !

Je l'entendais se plaindre  
 Du poids de la grandeur.  
 Cessant de me contraindre,  
 Je lui peins mon ardeur.  
 Mes yeux versent des larmes,  
 Ravis de voir tant de charmes  
 Sous de si beaux atours.  
 Venez, venez, venez, mes amours!

Telle était la merveille  
 Dont je flattais mes sens :  
 Quand soudain mon oreille  
 S'ouvre aux plus doux accens.  
 Si c'est vous, ma princesse,  
 Des roses de la tendresse  
 Venez semer mes jours.  
 Venez, venez, venez, mes amours!

Mais, non : c'est la coquette  
 Du village voisin,  
 Qui m'offre une conquête,  
 En corset de basin.  
 Grandeurs, je vous oublie !  
 Cette fille est si jolie !  
 Ses jupons sont si courts !  
 Venez, venez, venez, mes amours !

---



---

## BRENNUS,

ou

### LA VIGNE PLANTÉE DANS LES GAULES.

AIR nouveau de M. WILHEM.  
 ou : de Pierre-le-Grand.

BRENNUS disait aux bons Gaulois :  
 Célébrez un triomphe insigne !  
 Les champs de Rome ont payé mes exploits,  
 Et j'en rapporte un cep de vigne :  
 Grâce à la vigne, unissons pour toujours  
 L'honneur, les arts, la gloire et les amours. } bis.

Privés de son jus tout-puissant,  
 Nous avons vaincu pour en boire.  
 Sur nos coteaux, que le pampre naissant  
 Serve à couronner la victoire.  
 Grâce à la vigne, unissons pour toujours  
 L'honneur, les arts, la gloire et les amours.

Un jour, par ce raisin vermeil,  
 Des peuples vous serez l'envie.  
 Dans son nectar plein des feux du soleil,  
 Tous les arts puiseront la vie.  
 Grâce à la vigne, unissons pour toujours  
 L'honneur, les arts, la gloire et les amours.

Quittant nos bords favorisés,  
Mille vaisseaux iront sur l'onde,  
Chargés de vins, et de fleurs pavoisés,  
Porter la joie autour du monde.  
Grâce à la vigne, unissons pour toujours  
L'honneur, les arts, la gloire et les amours.

Femmes, nos maîtres absolus,  
Vous qui préparez nos armures,  
Que sa liqueur soit un baume de plus  
Versé par vous sur nos blessures.  
Grâce à la vigne, unissons pour toujours  
L'honneur, les arts, la gloire et les amours.

Soyons unis, et nos voisins  
Apprendront qu'en des jours d'alarmes  
Le faible appui que l'on donne aux raisins  
Peut vaincre à défaut d'autres armes.  
Grâce à la vigne, unissons pour toujours  
L'honneur, les arts, la gloire et les amours.

Bacchus, d'embellir ses destins  
Un peuple hospitalier te prie :  
Fais qu'un proscrit, assis à nos festins,  
Oublie un moment sa patrie.  
Grâce à la vigne, unissons pour toujours  
L'honneur, les arts, la gloire et les amours.

Brennus alors bénit les cieux,  
Creuse la terre avec sa lance ;  
Plante la vigne : et les Gaulois, joyeux,  
Dans l'avenir ont vu la France.  
Grâce à la vigne, unissons pour toujours  
L'honneur, les arts, la gloire et les amours.

---



---

## LES CLEFS DU PARADIS.

Air : A coups d' pied, à coups d' poing.

SAINT PIERRE perdit, l'autre jour,  
Les clefs du céleste séjour ;  
( L'histoire est vraiment singulière ! )  
C'est Margot qui, passant par là,  
Dans son gousset les lui vola.  
« Je vais, Margot,  
« Passer pour un nigaud ;  
« Rendez-moi mes clefs, » disait saint Pierre.

Margoton, sans perdre de temps,  
Ouvre le Ciel à deux battans,  
( L'histoire est vraiment singulière ! )  
Dévôts fieffés, pécheurs maudits,  
Entrent ensemble en paradis.  
« Je vais, Margot,  
« Passer pour un nigaud ;  
« Rendez-moi mes clefs, » disait saint Pierre.

On voit arriver en chantant,  
Un turc, un juif, un protestant ;  
( L'histoire est vraiment singulière ! )  
Puis un pape, l'honneur du corps,  
Qui, sans Margot, restait dehors...  
« Je vais, Margot,  
« Passer pour un nigaud ;  
« Rendez-moi mes clefs, » disait saint Pierre.

Des jésuites que Margoton  
Voit à regret dans ce canton.  
(L'histoire est vraiment singulière ! )  
Sans bruit, à force d'avancer,  
Près des anges vont se placer.

« Je vais, Margot,  
« Passer pour un nigaud ;  
« Rendez-moi mes clefs, » disait saint Pierre.

En vain un fou crie, en entrant,  
Que Dieu doit être intolérant ;  
(L'histoire est vraiment singulière ! )  
Satan lui-même est bien venu ;  
La belle en fait un saint cornu.

« Je vais, Margot,  
« Passer pour un nigaud ;  
« Rendez-moi mes clefs, » disait saint Pierre.

Dieu, qui pardonne à Lucifer,  
Par décret supprime l'enfer :  
(L'histoire est vraiment singulière ! )  
La douceur va tout convertir :  
On n'aura personne à rôtir.

« Je vais, Margot,  
« Passer pour un nigaud ;  
« Rendez-moi mes clefs, » disait saint Pierre.

Le paradis devient gaillard,  
Et Pierre en veut avoir sa part :  
(L'histoire est vraiment singulière ! )  
Pour venger ceux qu'il a damnés,  
On lui ferme la porte au nez.

« Je vais, Margot,  
« Passer pour un nigaud ;  
« Rendez-moi mes clefs, » disait saint Pierre.

---



---

## SI J'ÉTAIS PETIT OISEAU.

(1817.)

AIR nouveau de M. WILHEM,  
ou : Il faut que l'on s'ic doux.

Moi qui, même auprès des belles,  
Voudrais vivre en passager,  
Que je porte envie aux ailes  
De l'oiseau vif et léger !  
Combien d'espace il visite !  
A voltiger tout l'invite :  
L'air est doux, le ciel est beau.  
Je volerais vite, vite, vite,  
Si j'étais petit oiseau.

C'est alors que Philomèle  
M'enseignant ses plus doux sons,  
J'irais de la pastourelle  
Accompagner les chansons.  
Puis j'irais charmer l'ermite  
Qui, sans vendre l'eau bénite,  
Donne aux pauvres son manteau.  
Je volerais vite, vite, vite,  
Si j'étais petit oiseau.

Puis j'irais dans le bocage,  
Où des buveurs en gaité,

Attendis par mon ramage,  
 Ne boiraient qu'à la beauté :  
 Puis, ma chanson favorite,  
 Aux guerriers qu'on déséhérite,  
 Ferait chérir le hameau.

Je volerais vite, vite, vite,  
 Si j'étais petit oiseau.

Puis j'irais sur les tourelles  
 Où sont de pauvres captifs,  
 En leur cachant bien mes ailes,  
 Formant des accords plautifs.  
 L'un sourit à ma visite ;  
 L'autre rêve, dans son gîte,  
 Aux champs où fut son berceau.

Je volerais vite, vite, vite,  
 Si j'étais petit oiseau.

Puis, voulant rendre sensible  
 Un roi qui fuirait l'ennui,  
 Sur un olivier paisible,  
 J'irais chanter près de lui :  
 Puis, j'irais jusqu'ou s'abrite  
 Quelque famille proserite,  
 Porter de l'arbre un rameau.

Je volerais vite, vite, vite,  
 Si j'étais petit oiseau.

Puis, jusques où naît l'aurore,  
 Vous, méchans, je vous fuirais,  
 A moins que l'amour encore  
 Ne me surprît dans ses rets :  
 Que, sur un sein qu'il agite,

Ce chasseur que nul n'évite,  
 Me dresse un piège nouveau :  
 J'y volerais vite, vite, vite,  
 Si j'étais petit oiseau.

---

## LE BON VIEILLARD.

AIR : Contentons-nous d'une simple bouteille.

JOYEUX enfans, vous que Bacchus rassemble,  
 Par vos chansons vous m'attirez ici.  
 Je suis bien vieux; mais en vain ma voix tremble;  
 Accueillez-moi, j'aime à chanter aussi.  
 Du temps passé j'apporte des nouvelles;  
 J'ai bu jadis avec le bon Panard.  
 Amis du vin, de la gloire et des belles,  
 Daignez sourire aux chansons d'un vieillard.

De me fêter, eh quoi! chacun s'empresse!  
 A ma santé coule un vin généreux.  
 Ce doux accueil enhardit ma vieillesse:  
 Je crains toujours d'attrister les heureux.  
 Que les plaisirs vous couvrent de leurs ailes;  
 Avec le temps vous compterez plus tard.  
 Amis du vin, de la gloire et des belles,  
 Daignez sourire aux chansons d'un vieillard.

Ainsi que vous j'ai vécu de caresses;  
 Vos grand's-mamans diraient si je leur plus.  
 L'eus des châteaux, des amis, des maîtresses,  
 Amis, châteaux, maîtresses ne sont plus.

Les souvenirs ne sont restés fidèles:  
Aussi parfois je soupire à l'écart.  
Amis du vin, de la gloire et des belles,  
Daignez sourire aux chansons d'un vieillard.

Dans nos discords j'ai fait plus d'un naufrage,  
Sans fuir jamais la France et son doux ciel.  
Au peu de vin que m'a laissé l'orage,  
L'orgueil blessé ne mêle point de fiel.  
J'ai chanté même aux vendanges nouvelles,  
Sur des coteaux dont j'eus long-temps ma part.  
Amis du vin, de la gloire et des belles,  
Daignez sourire aux chansons d'un vieillard.

Vieux compagnon des guerriers d'un autre âge,  
Comme Nestor je ne vous parle pas.  
De tous les jours où brilla mon courage,  
J'achèterais un jour de vos combats.  
Je l'avoûtrai, vos palmes immortelles  
M'ont rendu cher un nouvel étendard.  
Amis du vin, de la gloire et des belles,  
Daignez sourire aux chansons d'un vieillard.

Sur vos vertus quel avenir se fonde!  
Enfans, buvons à nos derniers amours.  
La liberté va rajeunir le monde:  
Sur mon tombeau brilleront d'heureux jours.  
D'un beau printemps, aimables hirondelles,  
J'ai pour vous voir différé mon départ.  
Amis du vin, de la gloire et des belles,  
Daignez sourire aux chansons d'un vieillard.

---

## QU'ELLE EST JOLIE!

Air:

GRANDS dieux! combien elle est jolie  
Celle que j'aimerai toujours!  
Dans leur douce mélancolie  
Ses yeux font rêver aux amours.  
Du plus beau souffle de la vie  
A l'animer le Ciel se plaît.  
Grands dieux! combien elle est jolie!  
Et moi, je suis, je suis si laid!

Grands dieux! combien elle est jolie!  
Elle compte au plus vingt printemps.  
Sa bouche est fraîche épanouie;  
Ses cheveux sont blonds et flottans.  
Par mille talens embellie,  
Seule elle ignore ce qu'elle est.  
Grands dieux! combien elle est jolie!  
Et moi, je suis, je suis si laid!

Grands dieux! combien elle est jolie!  
Et cependant j'en suis aimé.  
J'ai dû long-temps porter envie  
Aux traits dont le sexe est charmé.  
Avant qu'elle enchantât ma vie,  
Devant moi l'amour s'envolait.  
Grands dieux! combien elle est jolie!  
Et moi, je suis, je suis si laid!

Grands dieux ! combien elle est jolie  
Et pour moi ses feux sont constans.  
La guirlande qu'elle a cueillie  
Ceint mon front chauve avant trente ans.  
Voiles qui parez mon amie,  
Tombez : mon triomphe est complet.  
Grands dieux ! combien elle est jolie !  
Et moi, je suis, je suis si laid !

---

## L'AVEUGLE DE BAGNOLET.

AIR : Ronde de la ferme et le château.

A Bagnolet j'ai vu naguère  
Certain vieillard toujours content.  
Aveugle il revint de la guerre,  
Et pauvre il mendie en chantant. *(bis.)*  
Sur sa vieille il redit sans cesse :  
« Aux gens de plaisir je m'adresse.  
« Ah ! donnez, donnez, s'il vous plaît. »  
Et de lui donner l'on s'empresse.  
« Ah ! donnez, donnez, s'il vous plaît,  
« A l'aveugle de Bagnolet. »

Il a pour guide une fillette ;  
Et, près d'aimables étourdis,  
A la contredanse il répète :  
« Comme vous j'ai dansé jadis. *(bis.)*  
« Vous qui pressez avec ivresse  
« La main de plus d'une maîtresse,

« Ah ! donnez, donnez, s'il vous plaît :  
« J'ai bien employé ma jeunesse.  
« Ah ! donnez, donnez, s'il vous plaît,  
« A l'aveugle de Bagnolet. »

Il dit aux dames de la ville  
Qu'il trouve à de gais rendez-vous :  
« Avec Babet dans cet asile,  
« Combien j'ai ri de son époux ! *(bis.)*  
« Belles, qu'une ombre épaisse aitre,  
« Là, contre l'hymen tout conspire.  
« Ah ! donnez, donnez, s'il vous plaît,  
« Les maris me font toujours rire ;  
« Ah ! donnez, donnez, s'il vous plaît,  
« A l'aveugle de Bagnolet. »

S'il parle à de certaines filles  
Dont il fit long-temps ses amours :  
« Ah ! leur dit-il, toujours gentilles,  
« Aimez bien, et plaisez toujours. *(bis.)*  
« Pour toucher la prude inhumaine,  
« Trop souvent ma prière est vaine.  
« Ah ! donnez, donnez, s'il vous plaît ;  
« Refuser vous fait tant de peine !  
« Ah ! donnez, donnez, s'il vous plaît,  
« A l'aveugle de Bagnolet. »

Mais aux buveurs sous la tonnelle  
Il dit : « Songez bien qu'ici-bas,  
« Même quand la vengeance est belle,  
« Le pauvre ne vendange pas. *(bis.)*  
« Bons vivans que met en goguette  
« Le vin d'une vieille feuilleite,  
« Ah ! donnez, donnez, s'il vous plaît,  
« Je me régale de piquette.

« Ah ! donnez, donnez, s'il vous plaît,  
« A l'aveugle de Bagnolet. »

D'autres buveurs, francs militaires,  
Chantent l'amour à pleine voix ;  
Ou gaîment rapprochent leurs verres  
Au souvenir de leurs exploits. (bis.)  
Il leur dit, ému jusqu'aux larmes :  
« De l'amitié goûtez les charmes.  
« Ah ! donnez, donnez, s'il vous plaît :  
« Comme vous j'ai porté les armes !  
« Ah ! donnez, donnez, s'il vous plaît,  
« A l'aveugle de Bagnolet. »

Faut-il enfin que je le dise ?  
Ou le voit pour son intérêt,  
Moins à la porte de l'église,  
Qu'à la porte du cabaret. (bis.)  
Pour ceux que le plaisir couronne,  
J'entends sa vielle qui résonne :  
« Ah ! donnez, donnez, s'il vous plaît :  
« Le plaisir rend l'âme si bonne !  
« Ah ! donnez, donnez, s'il vous plaît,  
« A l'aveugle de Bagnolet. »

---



---

## LE PRINCE DE NAVARRE,

ou

MATHURIN BRUNEAU (1).

Aria : Du Ballet des Pierrots.

Quoi ! tu veux régner sur la France !  
Es-tu fou, pauvre Mathurin ?  
N'échange point ton indigence  
Contre tout l'or d'un souverain.  
Sur un trône l'ennui se carre,  
Fier d'être encensé par des sots.  
Croyez-moi, prince de Navarre,  
Prince, faites-nous des sabots.

Des leçons que le malheur donne,  
Tu n'as donc point tiré de fruit.  
Réclamerais-tu la couronne,  
Si le malheur t'avait instruit ?  
Cette ambition n'est point rare,  
Même ailleurs que chez les héros,  
Croyez-moi, prince de Navarre,  
Prince, faites-nous des sabots.

---

(1) Tout le monde se rappelle que Mathurin Bruneau, reconnu pour être fils d'un sabotier, affectait de se donner le titre de Prince de Navarre.

Dans le rang que toi-même espères,  
Trompés par des flateurs câlins,  
Que de rois se disent les pères  
D'enfans qui se croient orphelins!  
Régner, c'est n'être point avaré  
De loix, de rubans, de grands mots.  
Croyez-moi, prince de Navarre,  
Prince, faites-nous des sabots.

Quand tu combattrais avec gloire,  
Sache que plus d'un conquérait  
Se voit arracher la victoire  
Par un général ignorant.  
Un Anglais, aidé d'un Tartare,  
Foule aux pieds de nobles drapeaux.  
Croyez-moi, prince de Navarre,  
Prince, faites-nous des sabots.

Combien d'agens illégitimes  
Servent la légitimité !  
Trop tard sur les malheurs de Nîmes  
On éclairerait ta bonté.  
Le roi qu'au Pont-Neuf on répare  
Parle en vain pour les Huguenots.  
Croyez-moi, prince de Navarre,  
Prince, faites-nous des sabots.

De tes maux quel serait le terme,  
Si quelques alliés sans foi  
Pretendaient que tu tiens à ferme  
Le trône que tu dis à toi ?  
De jour en jour leur ligue avaré  
Augmenterait le prix des baux.  
Croyez-moi, prince de Navarre  
Prince, faites-nous des sabots

Enfin pourrais-tu sans scrupule,  
Graissant la pate au Saint-Esprit,  
Faire un concordat ridicule  
Avec ton père en Jésus-Christ ?  
Pour lui redorer sa tiare,  
Tu nous surchargerais d'impôts.  
Croyez-moi, prince de Navarre,  
Prince, faites-nous des sabots.

D'ailleurs ton métier nous arrange.  
Nos amis nous ont fait capot.  
C'est pour que l'étranger la mange  
Que nous mettons la poule au pot.  
De nos souliers même on s'empare  
Après avoir pris nos manteaux.  
Croyez-moi, prince de Navarre,  
Prince, faites-nous des sabots.

---



---

## LA MORT SUBITE.

### COUPLETS POUR UN DINER.

AIR : Du Ballet des Pierrots.

Mes amis, j'accours au plus vite,  
Car vous ne pardonneriez pas,  
A moins, dit-on, de mort subite,  
De manquer à ce gai repas.  
En vain l'amour qui me lutine  
Pour m'arrêter tente un effort :

Avec vous il faut que je dine,  
Mes amis je ne suis pas mort.

Mais bien souvent, quoiqu'heureux d'être,  
On meurt sans s'en apercevoir.  
Ah ! mon Dieu ! je suis mort peut être,  
C'est ce qu'il est urgent de voir.  
Je me tâte comme Sosie ;  
Je ris, je mange et je bois fort.  
Ah ! je me connais à la vie :  
Mes amis, je ne suis pas mort.

Si j'allais, couronné de lierre,  
Ici, fermer les yeux soudain ;  
En chantant, remplissez mon verre,  
Et de vos mains pressez ma main.  
Si Bacchus, dont je suis l'apôtre,  
Ne m'inspire un joyeux transport,  
Si ma main ne serre la vôtre :  
Adieu, mes amis, je suis mort !

---

## LES CINQUANTE ÉCUS.

AIR : Martin est fort bon garçon.

GRACE à Dieu je suis héritier !  
Le métier  
De rentier  
Me sied et m'enchanter.  
Travailler serait un abus,  
J'ai cinquante écus,

J'ai cinquante écus,  
J'ai cinquante écus de rente.

Mes amis, la terre est à moi.  
J'ai de quoi  
Vivre en roi  
Si l'éclat me tente.  
Les honneurs me sont dévolus,  
J'ai cinquante écus,  
J'ai cinquante écus,  
J'ai cinquante écus de rente.

Pour user des droits d'un richard,  
Sans retard  
Sur un char  
De forme élégante,  
Fuyons mes créanciers confus.  
J'ai cinquante écus,  
J'ai cinquante écus,  
J'ai cinquante écus de rente.

Adieu Surène et ses coteaux !  
Le Bordeaux,  
Le Mursaux.  
L'Air que l'on chante,  
Vont donc enfin m'être connus.  
J'ai cinquante écus,  
J'ai cinquante écus,  
J'ai cinquante écus de rente.

Parez-vous, Lise, mes amours,  
Des atours  
Que toujours  
La richesse invente :

Le clinquant ne vous convient plus :

J'ai cinquante écus,  
J'ai cinquante écus,  
J'ai cinquante écus de rente.

Pour mes hôtes vous que je prends,

Amis francs,  
Vieux parens,  
Sœur jeune et fringante,  
Soyez logés, nourris, vêtus :  
J'ai cinquante écus,  
J'ai cinquante écus,  
J'ai cinquante écus de rente.

Amis, bons vins, loisirs, amours,

Pour huit jours,  
Des plus courts,  
Comblez mon attente ;  
Le fonds suivra les revenus.  
J'ai cinquante écus,  
J'ai cinquante écus,  
J'ai cinquante écus de rente.

---



---

## LE CARNAVAL DE 1818.

Air : A ma Margot du bas en haut.

Où crie à la ville, à la cour :  
Ah ! qu'il est court ! ah ! qu'il est court ! } *bis.*

Des veuves, des filles, des femmes,  
Tu dois craindre les épigrammes,  
Carnaval, dont chacun pâtit,  
Dis-nous qui t'a fait si petit.  
Carnaval (*bis*), ah ! comment nos belles  
T'accueilleront-elles ?

On crie à la ville, à la cour :  
Ah ! qu'il est court ! ah ! qu'il est court !

Chez nous quand si peu tu demeures,  
Des prières de quarante heures  
Les heures qu'on retranchera  
Sont tout ce qu'on y gagnera.  
Carnaval (*bis*), ah ! comment nos belles  
T'accueilleront-elles ?

On crie à la ville, à la cour :  
Ah ! qu'il est court ! ah ! qu'il est court !

Vendu sans doute au ministère,  
Tu ne viens qu'afin qu'on t'enterre.  
Quand sur toi nous avons compté  
Pour quelques jours de liberté.

Carnaval (*bis*), ah! comment nos belles

T'accueilleront-elles?

On crie à la ville, à la cour :

Ah! qu'il est court! ah! qu'il est court!

Des ministres, oui, je le gage,

À la chambre, on te croit l'ouvrage :

Et contre eux enfin déclaré,

Le ventre même a murmuré.

Carnaval (*bis*), ah! comment nos belles

T'accueilleront-elles?

On crie à la ville, à la cour :

Ah! qu'il est court! ah! qu'il est court!

Dis-moi, ta maigreurs sans égale

Est-elle une leçon morale

Que chez nous, en venant dîner,

Wellington veut encor donner?

Carnaval (*bis*), ah! comment nos belles

T'accueilleront-elles?

On crie à la ville, à la cour :

Ah! qu'il est court! ah! qu'il est court!

En France on vit de sacrifice,

Aurait-on craint que la police,

Toujours prête à nous égayer,

N'eût trop de masques à payer?

Carnaval (*bis*), ah! comment nos belles

T'accueilleront-elles?

On crie à la ville, à la cour :

Ah! qu'il est court! ah! qu'il est court!

## LE RETOUR DANS LA PATRIE.

ATR : Suzon sortant de son village,  
ou : Votre fortune est faite.

Qu'il va lentement le navire

À qui j'ai confié mon sort!

Au rivage où mon cœur aspire,

Qu'il est lent à trouver un port!

France adorée!

Douce contrée!

Mes yeux cent fois ont cru te découvrir.

Qu'un vent rapide

Soudain nous guide

Aux bords sacrés où je reviens mourir.

Mais enfin le matelot crie :

Terre! terre! là-bas, voyez!

Ah! tous mes maux sont oubliés.

Salut à ma patrie! (*ter.*)

Oui, voilà les rives de France :

Oui, voilà le port vaste et sûr,

Voisin des champs où mon enfance

S'écoula sous un chaume obscur.

France adorée!

Douce contrée!

Après vingt ans, enfin, je te revois.

De mon village

Je vois la plage :

Je vois fumer la cime de nos toits.

Combien mon âme est attendrie!  
Là furent mes premiers amours;  
Là ma mère m'attend toujours.  
Salut à ma patrie!

Loin de mon berceau, jeune encore,  
L'inconstance emporta mes pas  
Jusqu'au sein des mers où l'aurore  
Sourit aux plus riches climats.

France adorée!  
Douce contrée!  
Dieu te devait leurs fécondes chaleurs.

Toute l'année,  
Là, brille ornée  
De fleurs, de fruits, et de fruits et de fleurs.

Mais là, ma jeunesse flétrie  
Rêvait à des climats plus chers;  
Là, je regrettais nos hivers.  
Salut à ma patrie!

J'ai pu me faire une famille,  
Et des trésors m'étaient promis.  
Sous un ciel où le sang pétille,  
A mes vœux l'amour fut soumis.

France adorée!  
Douce contrée!  
Que de plaisirs quittés pour te revoir!  
Mais sans jeunesse,  
Mais sans richesse,

Si d'être aimé je dois perdre l'espoir;  
De mes amours, dans la prairie,  
Les souvenirs seront présents;  
C'est du soleil pour mes vieux ans.  
Salut à ma patrie!

Poussé chez des peuples sauvages  
Qui m'offraient de régner sur eux.  
J'ai su défendre leurs rivages  
Contre des ennemis nombreux.

France adorée!  
Douce contrée!  
Tes champs alors gémissaient envahis.  
Puissance et gloire,  
Cris de victoire,

Rien n'étouffa la voix de mon pays;  
De tout quitter mon cœur me prie:  
Je reviens pauvre, mais constant.  
Une bêche est là qui m'attend.  
Salut à ma patrie.

Au bruit des transports d'allégresse,  
Enfin le navire entre au port.  
Dans cette barque où l'on se presse  
Hâtons-nous d'atteindre le bord.

France adorée!  
Douce contrée!  
L'aisent tes fils te revoir ainsi tous!  
Enfin, j'arrive,  
Et sur la rive

Je rends au ciel, je rends grâce à genoux.  
Je t'embrasse, ô terre chérie!  
Dieu! qu'un exilé doit souffrir!  
Moi, désormais, je puis mourir.  
Salut à ma patrie!

## LE VENTRU,

ou

COMPTE RENDU DE LA SESSION DE 1818,  
AUX ÉLECTEURS DU DÉPARTEMENT DE... PAR M\*\*\*.

AIR : J'ONS un curé patriote.  
ou : Du sénateur.

ELECTEURS de ma province,  
Il faut que vous sachiez tous  
Ce que j'ai fait pour le prince,  
Pour la patrie et pour vous.  
L'Etat n'a point déperî :  
Je reviens gras et fleuri.

Quels dinés,  
Quels dinés  
Les ministres m'ont donnés !  
Oh ! que j'ai fait de bons dinés !

} bis.

Au ventre toujours fidèle,  
J'ai pris, suivant ma leçon,  
Place à dix pas de Villele,  
A quinze de d'Argenson.  
Car dans ce ventre étouffé  
Je suis entré tout truffé.  
Quels dinés,

Quels dinés  
Les ministres m'ont donnés !  
Oh ! que j'ai fait de bons dinés !

Comme il faut au ministère  
Des gens qui parlent toujours,  
Et hurlent pour faire taire  
Ceux qui font de bons discours :  
J'ai parlé, parlé, parlé ;  
J'ai hurlé, hurlé, hurlé.

Quels dinés,  
Quels dinés  
Les ministres m'ont donnés !  
Oh ! que j'ai fait de bons dinés !

Si la presse a des entraves,  
C'est que je l'avais promis :  
Si j'ai bien parlé des braves,  
C'est qu'on me l'avait permis.  
J'aurais voté dans un jour  
Dix fois contre et dix fois pour.

Quels dinés,  
Quels dinés  
Les ministres m'ont donnés !  
Oh ! que j'ai fait de bons dinés !

J'ai repoussé les enquêtes,  
Afin de plaire à la cour :  
J'ai, sur toutes les requêtes,  
Demandé l'ordre du jour.  
Au nom du Roi, par mes cris,  
J'ai rebanni les proscrits.

Quels dinés,  
Quels dinés  
Les ministres m'ont donnés !  
Oh ! que j'ai fait de bons dinés !



Des dépenses de police  
 J'ai prouvé l'utilité :  
 Et non moins Français qu'un Suisse,  
 Pour les Suisses j'ai voté.  
 Gardons bien, et pour raison,  
 Ces amis de la maison.

Quels dînés,

Quels dînés

Les ministres m'ont donnés !  
 Oh ! que j'ai fait de bons dînés !

Malgré des calculs sinistres,  
 Vous pairez, sans y songer,  
 L'étranger et les ministres,  
 Les ventrus et l'étranger.  
 Il faut que, dans nos besoins,  
 Le peuple dine un peu moins.

Quels dînés,

Quels dînés

Les ministres m'ont donnés !  
 Oh ! que j'ai fait de bons dînés !

Enfin, j'ai fait mes affaires :  
 Je suis procureur du roi :  
 J'ai placé deux de mes frères ;  
 Mes trois fils ont de l'emploi.  
 Pour les autres sessions,  
 J'ai cent invitations.

Quels dînés,

Quels dînés

Les ministres m'ont donnés !  
 Oh ! que j'ai fait de bons dînés !



## OUVRAGES

NOUVELLEMENT PUBLIÉS

PAR BAUDOCIN FRÈRES,

N° 17, rue de Vaugirard.

---

- Napoléon devant ses Contemporains. — Histoire de Napoléon et de la grande-armée. — Napoléon et l'Europe. — Discours de Napoléon, publié par le général Gourgaud. — Mémoires du duc de Gaète. — Mémoires sur les événemens qui ont précédé la mort de Joachim 1<sup>er</sup>, roi de Naples. — Les OEuvres choisies de Volney ; les Ruines et la Loi naturelle. — La Physique et la Chimie appliquées à la médecine.
- Leçons nouvelles d'astronomie. — Mémoires de madame Campan. — De l'Éducation, contenant les Conseils aux jeunes filles, et les Lettres de deux amies. — Le Dictionnaire de poche de Paris et ses environs, ou Nouveau guide du voyageur, in-32, avec 44 gravures. — Tous les ouvrages de M. Dupin, sur le Droit français et romain ; les Libertés de l'église gallicane, publiées par le même jurisconsulte. — La Discipline judiciaire, par M. Carnot, conseiller à la cour de cassation.
- Les OEuvres de Voltaire (4 éditions). — Les OEuvres de Rousseau, de Molière, de Buffon, à 5 fr. 60 c. le volume.
- Tartufe, à 25 c. — Massillon, à 50 c. — Béranger, à 60 cent. le volume.
- La Grammaire française, de Lhomond, avec table de multiplication, à 50 cent. l'exemplaire.